



HAL
open science

Obras poéticas de José Antonio de Brito

José Antonio de Brito, Claude Maffre

► **To cite this version:**

José Antonio de Brito, Claude Maffre. Obras poéticas de José Antonio de Brito. Presses universitaires de la Méditerranée, 174 p., 2001, ISBN 2-84269-432-5. hal-03340362

HAL Id: hal-03340362

<https://hal.science/hal-03340362>

Submitted on 10 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

OBRAS POÉTICAS

de

José António de BRITO

Introduction,
établissement du texte
et notes par
Claude MAFFRE

INTRODUCTION

Voici une dizaine d'années qu'à une vente aux enchères était proposé un manuscrit renfermant des poèmes de José António de Brito, un poète portugais du XVIII^e siècle dont l'œuvre n'a, à ma connaissance tout au moins, jamais été publiée, à l'exception d'un sonnet que l'on a à tort attribué à Garção, le fondateur de l'*Arcádia Lusitana*, auteur bien mieux connu. J'ai pu acquérir par ce biais ce manuscrit alors même que je ne connaissais que le nom de l'auteur de ces poèmes par quelques allusions dans la littérature de l'époque, allusions sur lesquelles je vais revenir. La lecture m'a convaincu de l'originalité de l'écriture de son auteur ; celui-ci m'a paru tout à fait représentatif de son temps, par la hauteur de vue de certains passages, par la causticité bienveillante de certaines pièces, par le ton résolument familier de l'écriture qui rompt avec la poésie ampoulée des conceptistes, mais aussi par les insipides flatteries obligées adressées au mécène, ou encore le côté mesquin de nombre de poèmes de circonstance. J'ai donc, dans un premier temps, extrait de cet ensemble un petit nombre de poèmes que j'ai étudiés dans deux articles parus en 1993¹.

Le manuscrit, d'une écriture régulière de la fin du XVIII^e siècle ou début du XIX^e, se présente sous la forme d'un livre de format 16x21, à la reliure moderne portant une mention erronée au dos (*Obras de Brillo*). Le titre du frontispice est le suivant : *Obras Poeticas/ do/ D^{or} José Antonio de Britto/ Natural da/ Villa de Vianna no Minho*. Il renferme 165 feuillets

1 « Confession d'un enfant d'Arcadie, José António de Brito » in *Quadrant* n° 10, Montpellier, 1993, pp. 30-56 et « Un poète arcadien oublié : José António de Brito » in *Arquivos do Centro Cultural Português*, Paris, Fundação Calouste Gulbenkian, 1993, pp. 99-125.

numérotés au recto seulement de 1 à 165. Il comprend 88 poèmes, pour un total de 3212 vers, ce qui constitue un corpus appréciable. Les genres adoptés sont divers, avec cependant une préférence pour le romance et le sonnet.

sonnets	48	672 vers
romances	24	1698
décimas	9	220
silvas	3	174
(quatrains et tercets)		
oitavas	1	96
sextilhas	1	54
églogue	1	
(sextilhas, oitavas)		210
quatrains	1	88

Les romances, pour la plupart en quatrains, sont de longueur inégale, le plus court ne comportant que cinq strophes, le plus long, 37. Une composition, dénommée pourtant « romance » est en quatrains rimés de schéma ABBA ; les autres sont assonancés. Les décimas, en heptasyllabes, sont de type classique, rimées selon le schéma ABBAACDDC. Suivant les poèmes, leur nombre varie de 1 à 8 et elles peuvent en outre servir de développement à un « mote glosado ». Une première « silva » est composée de vers de 10 et 6 pieds, rimés en AA, BB, etc. les deux autres n'obéissent pas à ce schéma classique et sont constituées de tercets rimés en ABA, BCB, CDC, etc. Les « sextilhas » sont en vers rimés de type ABABCC (*terza rima*), de 6 et 10 pieds (6+10+6+10+6+10). Les « oitavas » présentent le schéma habituel de décasyllabes rimés en ABABABCC. Les quatrains sont dits « de pé quebrado », c'est-à-dire 3 vers de 7 pieds + 1 de trois et assonancés. L'églogue comporte des « sextilhas » selon le schéma déjà vu et des « oitavas ».

C'est par l'étude de l'œuvre satirique de Nicolau Tolentino que j'avais appris l'existence de José António de Brito. Dans des *quintilhas*

adressées au comte de São Lourenço¹ trois strophes disent l'estime dans laquelle le comte le tenait, la peine éprouvée lors de sa mort dans la fleur de l'âge, son intelligence et la musicalité de ses vers :

Pois vi outrora amparado
 O discreto e doce Brito,
 Triste moço, em flor cortado
 Que ia alevantando o esp'rito,
 De vossas luzes guiado.
 Pois na vida lhe adoçastes
 De seu fado a má ventura ;
 E não vos envergonhastes,
 Quando a fria sepultura
 Com as lágrimas lhe honrastes ;

Se os seus versos sonorosos
 Inda repetis com mágoa ;
 E pensamentos saudosos
 Vos trazem aos olhos água
 Que os deixa, senhor, formosos ;

De telles assertions sont cependant contredites dans un sonnet de cet autre poète satirique, bien plus féroce que Tolentino quoique moins connu, António Lobo de Carvalho et dont le grand bibliographe Inocêncio Francisco da Silva publia les poèmes, en 1852, dans une édition faussement située à Cadix. Le sonnet concernant Brito n'y figure point mais je l'ai trouvé dans deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne, l'ensemble de ces poèmes inédits ayant fait l'objet d'une publication en 1976². Lobo reproche à Brito, avec sa verve habituelle, ses appétits nobiliaires et sa mauvaise conduite :

Não há prisão no mundo mais decente :
 Guarda Brito a vergonha na barriga,
 Que o teu caso não é caso de briga,
 Antes foi alegrão, que deste à gente.

1 In *Obras completas de Nicolau Tolentino de Almeida*, Porto, Castro Irmão & Cia, 1861, p. 191.

2 Voir Claude Maffre : « 40 sonnets (inédits ?) d'António Lobo de Carvalho », in *Arquivos do Centro Cultural Português*, vol. X, Paris, 1976, p. 552.

...Tu também até ir p'ra o Limoeiro
 Correste atrás das honras como um galgo,
 Bacharel, auditor, depois porteiro :

Oh, grão bazófia, se não for mais algo,
 Tão mau era o alvará de caloteiro
 Que mais querias para ser fidalgo ?

Placé devant des contradictions aussi marquées, je me portai acquéreur du manuscrit, dans le but d'en savoir plus sur la poésie d'un homme aussi prisé que méprisé et qui n'est mentionné ni dans la *Grande Enciclopédia Portuguesa e Brasileira*, ni dans le *Diccionario Popular* de Pinheiro Chagas. Heureusement le grand bibliographe Inocêncio Francisco da Silva le cite dans son *Diccionario Bibliographico Portuguez*, à la page 80 du tome VI. Il ne s'agit évidemment pas d'une entrée particulière puisqu'il n'y a pas eu de publication des poèmes de Brito. Le poète est nommé à propos d'un des fondateurs, aujourd'hui bien oublié, de l'*Arcádia Portuguesa*, un certain Manuel Pereira de Faria, à propos duquel Inocêncio écrit :

Debalde se procuram as obras deste, que como as de tantos outros seus consócios na Arcádia, não chegaram a gozar do benefício da impressão, perdendo-se de todo **ou existindo talvez ignoradas em mãos de particulares incapazes de apreciá-las. É o que acontece com as de José António de Brito**, José Gonçalves de Moraes etc.

Il va de soi qu'une telle affirmation apparaît comme un défi à relever. Sommes-nous encore **capables** d'apprécier cette œuvre et celle-ci peut-elle sortir de l'oubli après deux siècles et demi de léthargie ? Cette édition apporte une réponse qui se veut une contribution à l'histoire de la littérature portugaise du XVIII^e siècle.

Brito, pourtant, n'a jamais été totalement ignoré. C'est ainsi que le premier Président de la République Portugaise, et néanmoins chercheur impénitent, Teófilo Braga, évoque sa figure dans son *Arcádia Lusitana*¹ :

1 Teófilo Braga : *A Arcádia Lusitana*, Porto, Livraria Chardron ed., 1899, p. 353.

Garção impressionara-se com o falecimento prematuro de José António de Brito em quem confiara tantas esperanças e ainda sob essa emoção sucedeu a morte de Quita em 26 de Agosto de 1770.

Et il ajoute en note :

A morte do jovem J. A. de Brito foi o primeiro golpe de consternação na Arcádia ; os poetas choraram-no. E o conde de São Lourenço, o amigo íntimo de Garção, e como ele também perseguido por Pombal, chorava ao falar-se lhe no poeta que protegia.

Comme à son habitude, Braga ne cite pas ses sources, ce qui jette le voile du doute sur ses affirmations. En effet, ces larmes du comte de São Lourenço semblent bien avoir pour origine le poème de Tolentino déjà cité. Mais comme il fait allusion également à d'autres larmes, celles de poètes au pluriel, j'ai donc cherché dans les œuvres de ceux qu'il mentionnait, et j'ai effectivement trouvé une élégie intitulée *Na morte de José António de Brito* au tome I des œuvres poétiques de Domingos dos Reis Quita¹, Ce poème, quoiqu'écrit dans le style pastoral encore à la mode au Portugal, n'en revêt pas moins les accents d'une sincérité indéniable en particulier quand le poète évoque la maladie qui a rapidement emporté Brito :

Pastores...
 Ouvi todos o canto pesaroso
 Que entoa a triste voz desta elegia,
 Vereis de Olivo o caso lastimoso...
 Aquele, que por sábio e respeitado
 Foi naquela cidade, antiga e forte, ...
 Este vosso pastor o fatal corte
 Na mais perfeita flor da breve idade
 Experimentou da feia e dura morte...
 Vereis em que a vida se transforma
 Se visses como a grande enfermidade
 Lhe pôde horrorizar a gentil forma...
 Macilenta, perdida a cor do rosto,

1 Domingos dos Reis Quita : *Obras Poeticas de...*, Lisboa, na Of. De Miguel Manescal da Costa, 1766, pp. 100-104.

Já dos olhos a luz amortecida,
 O respirar sem tempo, e descomposto ;
 A fala na garganta reprimida,
 O alento de todo quebrantado,
 Da boca toda a graça enfim perdida...
 Um pastor que foi sempre em tudo espanto,
 Vencia os mais sagazes na disputa...

La description de la lente agonie de Brito ne manque pas d'accents réalistes et décrit avec émotion la dégradation de sa condition physique. Domingos dos Reis Quita était barbier de profession, mais taquinait les Muses avec un certain bonheur. Il parvint à se faire reconnaître du monde des Lettres et à devenir l'ami de Garção qui l'invita à faire partie de l'*Arcádia Lusitana* dont il était le créateur. Mais si l'on en croit l'écrivain et essayiste Rebelo da Silva qui a étudié lui aussi le mouvement arcadien¹, l'émotion de Quita est mue par un sentiment de reconnaissance :

Um dos homens que desde o princípio aplaudiram o estro de Quita foi José António de Brito, cujos sentimentos nunca se desmentiram. Desejoso de concorrer para melhorar as circunstâncias do poeta, informou das suas prendas o conde de São Lourenço, habilitado apreciador dos merecimentos literários, e conseguiu que o douto fidalgo quisesse ouvir os versos cuja suavidade atraía os cultores das musas.

Et plus loin, à propos précisément de l'élogie sur la mort de Brito :

Consagrada a deplorar a morte de José António de Brito, a elegia em alguns trechos exprime a íntima saudade daquele amigo a quem o poeta deveu os primeiros estímulos... A tristeza da perda e a memória das obrigações contraídas inspiram-no. O seu coração fiel e sensível não mente.

Mais, pas plus que Braga, Rebelo da Silva ne dit pas où il a puisé de telles affirmations. Nous avons appris cependant dans l'élogie que le nom pastoral de Brito était Olivo, ce qui est confirmé par le *Diccionario de pseudonymos*² qui place effectivement le nom de José António de

-
- 1 Luiz Augusto Rebelo da Silva : « *Arcádia Portuguesa* » in *Obras completas de...* tomes XXVIII à XXX, Lisboa, Empreza da História de Portugal, 1909 (tome XXVIII, pp. 66, 102).
 - 2 Martinho Augusto da Fonseca : *Subsídios para um Diccionario de Pseudonymos, iniciaes e obras anonymas de escriptores portuguezes*, Lisboa, Imprensa Nacional, 1972, p. 67.

Brito en face de « Olivo ». Quant à Pedro António de Correia Garção, le promoteur de l'Arcádia qui devait mourir dans les geôles de Pombal, il dédia sa première épître au poète Olino. Comme la première édition des œuvres de Garção est de 1778¹, soit six ans après la mort de l'écrivain et une quinzaine d'années après celle de Brito, il est fort possible qu'une erreur d'imprimerie se soit glissée et qu'on ait mis « Olino » à la place de « Olivo », d'autant plus que le Dictionnaire des Pseudonymes, déjà cité, n'a pas d'entrée à ce nom. Bien entendu, l'erreur a été reprise dans les éditions postérieures. Dans cette épître, Garção donne au poète un certain nombre de conseils qui constituent en quelque sorte son art poétique, et qui prônent avant tout la simplicité du style, conseils que Brito a fait siens et a même mieux suivis que Garção lui-même comme nous aurons l'occasion de le voir.

Ainsi donc l'étau s'est quelque peu resserré sur ce poète inconnu des presses portugaises. Le titre du manuscrit, avons-nous vu, mentionne le lieu de sa naissance, Viana do Castelo. Et, en effet, Quita commence son élégie en s'adressant, après la mort de Brito, aux habitants de Viana, par une allusion au fleuve, le Lima, qui se jette dans l'océan à Viana :

Pastores, que no campo dilatado
Que banha o Lima claro e deleitoso...

Le premier poème du manuscrit est effectivement écrit de Viana (p. 18) et donne le nom d'un quartier de la bourgade. Plus loin, p. 57, il parle de *nossa Viana* ; il termine également un « romance » par une précieuse datation (1752), la seule de tout le manuscrit :

Viana, oito de Junho, de mil anos
Setecentos e dois sobre cinquenta. p. 61

Enfin, dans deux sonnets (pp. 128, 129) il nomme des rues de Viana où une certaine Francisca, aimée du poète, habita. Elle devait faire partie de la haute société de la ville car elle habitait la « Rua Grande » dont le *Guia de Portugal*² affirme que depuis le XVII^e siècle ne vivait là que « gente abastada e remediada » ; or elle déménagea pour aller au « Campo do Forno », la plus belle et ancienne place de Viana, avec ses prestigieux édifices des « Paços do Concelho » et surtout de la « casa da

1 *Obras poeticas de Pedro Antonio Correa Garção*, Lisboa, na Regia Off. Typ., 1778, pp. 154-157.

2 *Guia de Portugal*, Lisboa, Fundação Calouste Gulbenkian, 1965, vol. IV, p. 987.

Misericórdia », superbe palais du XVI^e siècle¹, édifices auxquels Brito fait allusion dans un des deux sonnets :

Somente pois o Campo que compêndios
Encerra de prodígios superiores...

On ne sait pour ainsi dire rien de la vie de Brito et c'est dans son œuvre qu'il faut glaner, par bribes, quelques informations. Un des poèmes les plus instructifs, de ce point de vue, est la seule églogue du manuscrit intitulée *Descreve o poeta o como foi recebido na sua pátria depois que saiu da universidade* (p. 89). Sous la fiction pastorale nous apprenons par exemple qu'il est le dernier né de huit enfants, et pourtant le seul survivant quand il termine ses études :

Nasceste tu, e viste,
Depois de sete irmãos, a luz da esfera ;
Deles nenhum existe...

Même si, à l'époque, la mort d'enfants en bas âge est chose commune et acceptée, une telle hécatombe devait avoir ébranlé les parents qui probablement reportaient sur José António, pour un temps qui allait se révéler très court, toute leur affection frustrée. Le jeune homme, constatant la pauvreté de sa famille issue de petits nobliaux de province (ne dit-il pas que tout ce qu'il possède est « um pergaminho com dois selos/ Numa lata com sua tapadoura » ? (p. 71), résolut de faire des études juridiques ainsi qu'il le dit lui-même dans un romance (p. 22) :

Vendo pois que pelas armas
Tão pouco adiantamento
Tiveram [os avós], busquei seguir
Da toga os verbosos termos.

Le futur poète délaissant, selon son expression, le « Lima saudoso... foi trabalhar nos campos de Minerva ». Le verbe « trabalhar » peut paraître quelque peu excessif car il semble bien qu'il ait préféré mener une vie de bohème plutôt que de consacrer son temps aux longues études juridiques qui lui ont pris sept ou huit ans de sa vie, huit si l'on

1 Le « Campo do Forno » s'appelle aujourd'hui « Praça da República », cf. *Guia de Portugal, op. cit.*, p. 991.

en croit le sonnet de la p. 135, sept si on se réfère à l'églogue déjà citée ou encore au joli romance, p. 71 :

Sete anos de pastor andei servindo
Nas margens do Mondego...

Reprenant à son compte le fameux sonnet de Camoëns¹ sur la constance de l'amour que porta Jacob à Rachel, Brito sertit donc pendant sept ans ce Laban universitaire afin d'obtenir une Rachel qui n'était autre que son diplôme de « bacharel »². Mais il semble bien qu'il préférerait consacrer son temps à courir le guilledou plutôt qu'à la préparation de ses examens, même de la façon la plus sommaire qui consistait à préparer des préambules passe-partout appelés « narizes de cera » :

Tendo oito anos que gastou em mera
Galantaria e puro desenfado
Sem jamais os provar, nem ter formado
Para os actos algum nariz de cera... (p. 135)

Sans doute ne se contenta-t-il pas de faire la cour aux belles de Coïmbre, car il passa trois mois dans la prison de l'université (« parte de inverno e toda a primavera », p. 135), arrêté sur ordre du Recteur (appelé Prelado à l'époque). Il semble que cette incarcération l'ait marqué car il en parle plusieurs fois, dans l'églogue citée, mais surtout dans un sonnet écrit en prison (p. 133), qui connut une fortune particulière puisqu'il fut attribué à Garção. On doit cette erreur au bibliographe Inocêncio Francisco da Silva qui écrivit à propos de l'emprisonnement de Garção :

Nem se lhe instaurou processo , nem das ordens de prisão e de soltura expedidas camerariamente consta, de qualquer modo que seja, o motivo da prisão. O poeta, em um soneto que escreveu da cadeia ao seu amigo Antonio Diniz da Cruz e Silva, no décimo-quinto dia de segredo, e que parece ter sido a sua derradeira composição, nada diz que nos ilustre a semelhante respeito³.

-
- 1 *Sonetos de Camões, corpus dos sonetos camonianos*, ed. de Cl. Da Motta Berardinelli, Paris, J. Touzot éd., 1980, p. 29.
 - 2 Pour la compréhension de ces strophes voir Claude Maffre : *Confession d'un enfant d'Arcadie, op. cit.*, pp. 40, 41.
 - 3 *Diccionario Bibliographico, op. cit.*, t. VI, p. 387.

Son continuateur, Brito Aranha¹, devait corriger cette erreur, mais cela n'empêcha pas Azevedo e Castro d'inclure le sonnet dans sa luxueuse édition romaine des œuvres de Garção², tout comme, plus près de nous, Augusto Pires de Lima, dans une anthologie des œuvres de Garção de la « Coleção Portugal ». Il fallut attendre l'introduction aux œuvres complètes par António José Saraiva, dans les classiques Sá da Costa³, pour que soit rétablie la paternité du sonnet en faveur de Brito, encore que Saraiva se trompe en affirmant qu'il fut publié pour la première fois en 1812 dans le *Jornal Poetico, collecção das melhores composições em todo o género dos mais insignes poetas, tanto impressas como inéditas* ; je l'ai en effet trouvé, sans indication d'auteur, dans une miscellanée anonyme parue en 1789⁴, qui constitue donc la première publication de ce poème de Brito qui connut, à juste titre⁵, un certain succès. Ce sonnet, avons-nous vu, était dédié à António Diniz da Cruz e Silva, auteur du plus fameux des poèmes héroï-comiques portugais, *O Hissope*. Ce juriste qui allait devenir juge et à ce titre connaître de la « Inconfidência mineira », fit lui aussi ses études de droit à Coïmbre de 1747 à 1753⁶ et fut donc le condisciple de Brito avec qui ce dernier se lia d'amitié au point de bénéficier de ses notes prises en cours (*postilas*) pour avoir une chance de passer ses examens :

Eu, senhor, fiz minhas conclusões
 Na alta postila do senhor Diniz ;
 Com ele mesmo o meu bacharel fiz,
 Bem ou mal, isso são opiniões. (p. 142)

Diniz composa une réponse à ce sonnet en employant les mêmes rimes et Brito élabore encore une nouvelle réplique selon le même

1 *Ibidem*, t. XVII, p. 182.

2 *Obras poeticas e oratorias de P. A. Corrêa Garção*, Roma, Typ. Dos Irmãos Centenari, 1888, p. 64.

3 *Obras completas de Correia Garção*, « Clássicos Sá da Costa », Lisboa, 1957, vol. 1, p. LXVII.

4 *Collecção de Obras Poeticas dos melhores autores*, t. 1, Porto, na Off. De Antonio Alvarez Ribeiro, 1789, p. 16.

5 On peut se rapporter à mon analyse dans l'article : *Un poète arcadien oublié*, *op. cit.*, pp. 105-108.

6 Voir T. Braga, *A Arcadia Lusitana*, *op. cit.*, p. 556.

procédé. Malheureusement le sonnet de Diniz ne figure pas dans le premier tome de ses poèmes consacrés aux sonnets¹.

L'autre personnalité que Brito rencontra à Coïmbre fut le comte de São Lourenço qui devint son protecteur ainsi que nous l'avons vu, et à qui le poète ne dédia pas moins de 20 poèmes de ce recueil. Si l'on considère que Brito et Diniz (né en 1731) étaient à peu près du même âge pour avoir fait leurs études ensemble, São Lourenço avait donc quelques années de plus puisque né en 1725. Cette rencontre fut déterminante car désormais notre poète attendit tout de sa protection. Et tout d'abord ses examens de fin d'étude connurent une conclusion heureuse grâce, entre autres, à l'intervention du comte, si l'on en croit ce passage de l'églogue déjà citée où, après avoir vanté les qualités de ce « mancebo excelente », il écrit :

[Ele] O meu trabalho a todos encarece,
E o jornal de sete anos num só dia
Me faz pagar da sorte que eu queria. (p. 94)

C'est alors le retour triomphal à Viana évoqué dans un sonnet de la manière la plus sobre qui soit et qui explique la considération que Garção éprouvait à son égard, lui qui fit adopter par l'Arcadie de Lisbonne la devise *inutilia truncat*, en réaction contre les tournures ampoulées et le conceptisme alors en vigueur :

Chego a Viana, muito parabém,
Tudo em casa alegria e gosto vai,
Contente o velho, minha mãe também. (p. 142)

Cette intervention du comte en sa faveur (ce « piston » dirions-nous) ne manquera pas de se manifester à nouveau quand il s'agira de trouver pour le poète, à Lisbonne cette fois, quelque menus travaux lui permettant de subsister tant bien que mal, sous la forme de dossiers à préparer pour des procès, ce que l'on appelait alors « informações² ». Ce genre de « petit boulot » de l'époque ne rapportait guère d'argent et l'on peut s'étonner que Brito, à l'instar de Diniz, n'ait pas cherché à

1 *Poesias de Antonio Diniz da Cruz e Silva, na Arcadia de Lisboa Elpino Nonacriense*, Lisboa, na Typ. Lacerdina, 1807.

2 Consegui informações graças ao meu São Lourenço... (p. 22)

faire une carrière mieux en rapport avec son intelligence et ses ambitions. Je crois qu'on touche là à sa personnalité profonde : ayant pris à Coïmbre l'habitude de ne pas travailler si ce n'est de façon ponctuelle, il devait redouter les obligations quotidiennes, les horaires à respecter. D'une part, on l'entend sans cesse gémir sur sa pauvreté, s'excuser de ne point paraître au bal en raison de sa culotte déchirée (p. 172), demander au marquis de Marialva un cheval car il se salit sans cesse dans les rues boueuses de Lisbonne (p. 31), mais, d'autre part, son dégoût des procédures et des « letrados » est manifeste et le porte à une paresse condamnable. Car il déplore que le droit que l'on enseigne et qui est mis en pratique soit un fatras de textes vétustes qui le font bailler d'ennui et ne permettent pas de rendre véritablement la justice ; et de dresser un portrait au vitriol des « letrados » seulement intéressés par l'argent, et de déplorer qu'un Luís António Verney du Droit n'ait pas écrit une nouvelle méthode pour enseigner cette discipline :

Padre, se hei-de dizer a verdade
 Como quem se confessa, a qualquer hora
 Que por erro abro um livro de direito,
 Para já se me põe a alma torta.

Contemplo o melancólico semblante
 Dos famosos letrados de Lisboa ;
 Óculos no nariz, testa arrugada,
 Em uma mão a pena, a caixa noutra.

A justiça da causa só consiste
 Em que mande o cliente alguma cousa,
 Então são as visitas bem aceitas
 E vão acompanhadas até à porta....

Se houvesse um novo método em direito,
 Livre de tanta lei, tanta antinomia, ...
 Então lhe prometo que estudasse. (pp. 68, 69)

Nous sommes ici en présence d'un homme pourtant jeune mais déjà désabusé, malheureux de dépendre du bon vouloir et de l'assistance des familles de la grande noblesse (São Lourenço, mais aussi les Marialva, les Vilar Maior, les Noronha, les Portugal). Il vit dans un pays de monarchie absolue et les réformes pombalines n'ont pas encore

changé le cours de l'Histoire quand il arrive à Lisbonne¹ vers 1753. La noblesse portugaise est loin de suivre les exemples venus de France ou d'Angleterre et conserve des coutumes plus proches du moyen âge que du siècle des Lumières. Encore une pesanteur qui gêne considérablement Brito dans son inspiration poétique. Lui qui est capable d'élévation spirituelle, lui dont la vaste culture — son œuvre en témoigne — lui permet d'élaborer de fines allusions, d'écrire des satires légères et pleines d'esprit, le voilà condamné, pour complaire à ses mécènes, à aligner poème sur poème sur les boiteux, les contrefaits, les nains dont cette noblesse de très ancien régime aime à s'entourer et qui, du reste, sont logés à la même enseigne que les poètes, ainsi qu'il apparaît dans les récits d'Européens voyageant au Portugal et qui, comme l'Anglais Beckford, s'étonnent de ces survivances d'un autre âge :

Je les écoutais avidement lorsqu'une lumière de torches, puis un bruit d'eau éclaboussée nous fit sortir sur les vérandas, juste pour être témoin d'une procession qui ne s'était peut-être jamais vue depuis le temps de Noé. Ce spectacle me mit en balance sur la question de savoir si l'Arche a jamais pu contenir une collection d'animaux plus hétérogène que celle qui sortit d'une *scalera* à cinquante rames d'où venait de débarquer le vieux marquis de Marialva et son fils D. José suivis par une cour innombrable de musiciens, de poètes, de toréadors, de valets d'écurie, de moines, de nains ou d'enfants des deux sexes vêtus avec extravagance... Le premier qui sauta à terre, un nain au dos bossu, soufflait dans une petite trompette criarde...²

Dans le présent manuscrit on ne compte pas moins de 27 poèmes qui exploitent ce type dépravé de satire stérile qui constitue pourtant environ un tiers des poèmes. La question se posait : fallait-il publier une telle somme de banalités et préserver plutôt dans une sorte d'anthologie, le meilleur de la poésie de Brito ? Il m'a semblé, à la réflexion, que c'eût été en quelque sorte trahir l'auteur et rendre un mauvais service à l'histoire que d'escamoter ce témoignage de la

-
- 1 Il trouve à se loger dans la paroisse de Santa Justa. En effet dans le roman autobiographique de la p. 71, il dit avoir retiré un billet de confession (*desobriga*) auprès du curé de cette paroisse. Or le Concile de Trente faisait obligation de se confesser au moins une fois l'an dans la paroisse de résidence.
 - 2 William Beckford, *Lettres d'Espagne et de Portugal, 1787-1788*, Paris, éd. Eugène Figuière, 1936, p. 28. On voit, car nous sommes, avec Beckford, quelque trente ans plus tard, que le « vieux » marquis de Marialva, celui-là même à qui s'adressait Brito, avait encore gardé de telles habitudes à un an de la Révolution Française.

pauvreté intellectuelle d'une époque qui contraignait ses poètes et les autres à être d'éternels mendiants (Brito parle d'« ordem mendicante » p. 146) et à écrire des inepties d'amuseurs publics. Le poète en est conscient, qui s'excuse auprès du « Coxo » en expliquant que ce type de poèmes lui est demandé par São Lourenço ou Marialva :

Eu não tive toda a culpa
 Dos passados vitupérios,
 Sublimes foram as causas,
 Eu fui só puro instrumento.

Tu bem entendes as cousas,
 Queixa-se o roto penedo,
 Não da cunha que o divide,
 Da mão que move o martelo.

O Senhor Marquês gostava
 De que eu te fizesse versos,
 E bem sabes que o seu gosto
 É o mais forte preceito.

Vês tu aquela brandura
 Do preclaro São Lourenço,
 Pois também pelo seu modo
 Concorreu para os meus erros.

Cada vez que ele me via,
 O Deus te guarde primeiro
 Era sempre, oh, meu Doutor,
 Fez-se ao Coxo algum soneto ? (pp. 45, 46)

On retrouve dans les poèmes un écho de la vie de cette Cour dans les allusions aux corridas ou aux parties de chasse à Salvaterra de Magos où le roi Joseph I^{er} se rendait souvent, ou encore aux séjours que faisait la noblesse l'été dans les « quintas » des environs de Cintra. Cette vie oisive et quelque peu languissante fut cependant bouleversée par le tremblement de terre de 1755. Le roi et sa Cour se réfugièrent dans des baraquements de bois sur les hauteurs de l'Ajuda et menèrent là une vie au confort des plus précaires dont on retrouve un écho dans le beau romance dédié au « conde de São Lourenço, procurando-o o autor no quarto do Paço, saindo o dito senhor da Semana » (p. 15). Il faut comprendre que le comte était gentilhomme de la chambre de

l'infant D. Pedro et devait donc passer beaucoup de temps au « palais » quand il était « de semaine ». Brito prend comme point de départ de sa réflexion philosophique une bougie qui est fichée sur le cul d'un « púcaro » cassé, ce qui démontre le dénuement extrême de ce palais, peu après la catastrophe, et le fait qu'on soit obligé d'avoir des bougies allumées en plein jour car, pour éviter le froid qui pénètre entre les planches, on a dû recouvrir murs et orifices de tissus¹. Mais Brito profite du temps passé à attendre pour se livrer à des considérations sur la vanité et sur le temps qui s'enfuit montrant ainsi, grâce également à la construction très rigoureuse de ces huit strophes², mais aussi à une charge émotionnelle sincère, qu'on était en droit d'attendre de lui une œuvre poétique bien au-dessus de la moyenne de celle des autres poètes de son temps.

Au bout de quelque temps de ce régime, las de cette vie qui n'en était pas une, Brito sollicite encore une fois l'appui de São Lourenço pour obtenir un emploi de lecteur à l'Université de Coïmbre. Encore faut-il s'entendre sur le sens de ce substantif qui est à l'origine du mot « lente », synonyme de « catedrático ». À propos d'António Ferreira, qui fut « lente » dans cette université, Adrien Roig cite un article de Américo da Costa Ramalho qui explique : « lente era todo aquele que *lia* cursos, não sendo para isso indispensável que o lente fosse doutor. Simples bacharéis podiam ser lentes³ ». Il sollicite, ai-je dit, mais il serait peut-être préférable d'écrire « il se résigna ». En effet, deux vers du romance de la page 67 indiquent bien que Brito a été poussé vers cette porte de sortie : jouant sur le nom de la sœur de la Rachel biblique, « **Lia** », également mentionnée dans le sonnet de Camoëns qui lui sert de référence, il écrit :

Nem ninguém em lugar dela me dá **Lia**
Porque querem que eu **leia** inda agora.

Craignant que son père ne trouve pas cette fonction en rapport avec les ambitions dont il devait avoir rêvé pour son fils, il affirme qu'il faut l'accord paternel :

1 Voir à ce propos : Suzanne Chantal, *La vie quotidienne au Portugal après le tremblement de terre de Lisbonne en 1755*, Paris, Lib. Hachette, 1962, p. 65.

2 Cf. mon article dans *Arquivos*, *op. cit.*, pp. 119-124.

3 Adrien Roig, *António Ferreira, études sur sa vie et son œuvre*, Paris, Fundação Calouste Gulbenkian, 1970, p. 88, note 72.

O ponto é que eu vá ler logo ;
 Escrevi pois a meu velho
 Que me deixe ir ler, senão
 Nada até aqui temos feito. (p. 16)

Remarquons ici encore l'emploi d'un pluriel qui fait que Brito n'est effectivement pas le seul impliqué dans cette affaire. Nous ne savons pas si cette démarche a abouti car peut-être l'état de santé du poète ne lui a pas laissé le temps de se rendre à Coïmbre. Déjà, dans un roman (p. 59), il parle des fièvres intermittentes (attaques de paludisme) qui l'ont affaibli ; plus grave, semble-t-il, il remercie, dans un autre roman, son médecin, le docteur Mata (au nom pourtant peu encourageant...) p. 62, de l'avoir guéri « de um fluxo de sangue pela boca ». Ce dernier poème reflétait-il la maladie qui devait l'emporter à la fleur de l'âge ? Peut-être une tuberculose pulmonaire. Cela se pourrait. De toutes façons il ne devait pas avoir plus de trente ans quand il tomba mortellement malade ; en effet, si le comte de São Lourenço fut affecté par cette mort, c'était obligatoirement avant son emprisonnement en 1760 (le poème de Tolentino, déjà cité, ne laisse pas de doute à ce sujet en raison du contraste entre « outrora = avant votre emprisonnement » et « inda = maintenant que vous voilà libre »). José António de Brito laissa derrière lui un sillage de regrets dont il ne nous est pas donné aujourd'hui d'apprécier l'ampleur. La publication des poèmes de ce manuscrit peut aider à mieux le situer dans une époque littéraire actuellement peu prisee.

Afin de rendre la lecture de ces poèmes accessible à un public plus large, il convenait d'en moderniser la présentation. La ponctuation a été modifiée. L'orthographe adoptée est, à quelques exceptions près, signalées par des notes, celle qui est aujourd'hui en vigueur. Sont donc éliminées les gémées (*villa, annos*), les lettres des mots dont l'écriture est désormais conforme à la prononciation (*fructo* au lieu de *fruto*, *signal* ou *assumpto* au lieu de *sinal* ou *assunto*) ; et sont également corrigés l'écriture des nasales (*comiam* et non *comião*, *informações* et non *informaçõens*), les dissimilations populaires (*arrebalde* pour *arrabalde*, *vezinho* pour *vizinho*, *rezão* pour *razão*), le « h » en début de mot (*um* et non *hum*, *é* et non *he*), la métathèse fréquente du « r » (*preverso* pour *perverso*,

retrocido pour *retorcido*), de même que les nombreuses abréviations (*q* pour *que*, *p^a* pour *para*, *am^o* pour *amigo*, *A* pour *autor*). Enfin, des notes viennent éclairer le sens de mots ou d'expressions aujourd'hui tombés en désuétude.



Ao Ex^{mo} Sr. Conde de São Lourenço escreveu de
Viana o Autor o seguinte:

ROMANCE

Conde, e Senhor, esta tarde
Pouco depois das três horas
Pelo arrabalde da Vila
Saí a dar uma volta.

Fosse acaso, ou do destino
Disposição misteriosa,
Para as partes da Abelheira¹
Encaminhei a derrota.

Tão ardente estava a sesta
Que entendi que outra vez fora
Entregue ao moço atrevido
A diurna aúrea carroça.

Apertou comigo a calma,
E por não voltar-lhe as costas,
Fiz contra os raios de Febo
Verde broquel de uma sombra.

Era a de um loureiro, cuja
Soberba abundante copa
Benignamente assombrava
Largo espaço todo em roda.

Não cedia o tronco altivo
Ao louro que viu em Tróia
As palpitantes entranhas
Do antigo rei d'Ásia toda.

1 Le quartier d'Abelheira est situé près du fameux sanctuaire de Santa Lucia.

Nem ao robusto loureiro,
Que não só deu nome e glória
Aos Laurentes, mas insígnias
A tantas régias coroas.

Notei que uma terra vide
Junto da árvore viçosa
Nascera, e que brandamente
No grosso pé se lhe enrosca.

Compadeceu-se o loureiro
Desta humildade, que logra
Tanto poder e virtude,
Que até insensíveis doma.

E como, dando-lhe a mão,
Nos seus ramos lhe acomoda
Os pâmpanos delicados
Que timidamente brota.

Ela do modo possível
Agradecida se mostra
Com sinceras, bem que humildes,
Abundâncias de Pomona.

Mas para que em tanta altura
Nunca perca de memória
Seu princípio, para a terra
Inda inclina algumas pontas.

Moralizei um pedaço,
Tomando lições da escola
Que nos abre a natureza
Em todas as suas obras.

Pôs-se o sol, e pus-me em casa,
Chamo a musa, acode pronta,
Pego na pena, e refiro
A Vossa Excelência a história.

Agora vamos ao caso,
Vós sois aquela viçosa
Árvore, que ao firmamento
Subiu a luzida pampa.

O ser loureiro, Senhor,
Não vos vem fora de conta,
Ou porque o título o pode,
Ou porque a ciência o mostra.

Eu sou a rasteira vide
Que à vossas plantas se prostra,
E se vós a mão me dereis,
Hei-de subir mais que a outra.

Os meus agradecimentos
São só este par de coplas;
Porque as produções da Musa,
Em vez de frutos, são folhas.

E por mais que me eleveis
Ao cume das ditas todas,
Nunca hei-de perder de vista
Este humilde ser de agora.

Enlace-se a vide em tronco
Tão régio, que desta forma
Se um tal Setembro a fecunda
Nenhum Janeiro a desfolhe.

Deus vos guarde tantos anos
Que o melhor mestre das contas
Esgote todo o algarismo
Sem nunca igualar-lhe a soma.

Viana, dois de Setembro,
E nela, como em Lisboa,
José António de Brito
Fica à obediência vossa.



Ao mesmo Ex^{mo} Senhor.

ROMANCE

Ora lá vão quatro coplas
Deus as leve a salvamento,
Que isto de buscar toantes
Tem seu dente de coelho¹

Vós é que podereis dar-me,
Conde invicto, augusto, excelso,
Como meu herói assunto,
Como meu Apolo engenho.

Vós que sois em toda a Corte,
Mas, que digo! em todo o reino,
Isto é nada, em toda Europa,
Inda é pouco, no orbe inteiro;

Sois, digo, no juízo claro,
No profundo dos conceitos,
Na solidão dos discursos,
No maduro dos conselhos,

No civil trato das gentes,
Na bizzarria, no asseio,
Na conservação do grave
Sem ofensa do modesto,

Dos anciãos admirado,
Invejado dos mancebos,
De los niños, y del vulgo
Señalado con el dedo.

Porém baste de elogio,
Porque justamente temo
Que não em proporção do encómio
Seja o culto sacrilégio.

1 Expression qui signifie que quelque chose est difficile à réaliser.

Vós, que sois vós, pois só vós
 De vós mesmo sois compêndio,
 E igual a vós, só vós fôreis
 A não serdes vós, vós mesmo.

Isto sois vós, e eu quem sou?
 este o principal objecto
 do meu romance — eu o digo
 inda que mal me conheço.

Eu sou filho de meus pais,
 E estes de quem eu sou neto
 São filhos, os avós destes
 Foram meus avós terceiros.

Todos eles nas campanhas,
 Como valentes guerreiros,
 Por meio de honradas mortes
 Fizeram seu nome eterno.

Fiquei eu só da desgraça,
 Sendo seu único herdeiro,
 Que em lugar de barras de ouro,
 Herdei pelotas de ferro.

Vendo pois que pelas armas
 Tão pouco adiantamento
 Tiveram, busquei seguir
 Da toga os verbosos termos.

Consegui informações¹
 Graças ao meu São Lourenço —
 Porque mais que aos meus estudos
 As devo aos seus empenhos.

Mas isto de informações
 Não é fim, somente é meio
 Ao princípio das fortunas
 Que com tal padrinho espero.

1 En matière de droit, avis donné par un fonctionnaire sur un sujet particulier, sorte de consultation.

O ponto é que eu vá ler logo¹;
Escrevei pois a meu velho
Que me deixe ir ler, senão
Nada até aqui temos feito.

E com isto, adeus, Senhor,
Ele vos guarde mais tempo
Que guardou na lei escrita
Padres conscritos del ermo.



1 Sur le sens de « ler » se reporter à l'explication de l'introduction.

Escreve o autor a um seu amigo sobre o ter deixado
uma freira com quem tinha amizade.

ROMANCE

Meu amigo dos meus olhos
N'alma infinita me pesa
Que o que tem na frente os touros
Vos rebentasse na testa.

Quem dissera que os afagos
De tanta meiguice terna
Fossem venenosa origem
De tão robusta matéria.

Quem dissera que entre as flores
De recíprocas finezas
Brotassem galhos viçosos
De retorcida madeira?

Quem dissera enfim que os laços
De tanto amor, tão depressa
Em sogas se transformassem,
Quem dissera? eu o dissera.

Eu o dissera, pois sei
— Talvez por própria experiência —
Que sempre em toca de boi
Rematam toucas de freiras.

Os amores da clausura,
Maiormente em nossas eras,
A muitos deram por costas
Mas a todos por cabeça.

Não vos preguei tantas vezes
 Com os exemplos de Lísbia¹,
 Mostrando as burnidas pontas
 De tanta máquina aérea.

Não vistes com quanta afronta
 Gemi debaixo daquela
 Infructífera abundância
 Da vergonhosa devesa.

Não vistes crescer de sorte
 A galhadura soberba,
 Que o chapéu se me apartava
 Da cabeça vara e meia.

Bem o vistes, bem pudéreis
 Fugir da armada fronteira,
 Mas já hoje ninguém toma
 Exemplo em cabeça alheia.

Homem de Deus, desengano,
 Todo o que em freiras se emprega
 Tem dois cornos pela polha
 Direitos como uma seta.

Os meus foram-me caindo
 Como madeira já velha,
 Que contra estragos do tempo
 Nem um corno persevera.

E contudo quando apalpo
 O lugar das duras cepas,
 Encontro no frontispício
 Sinais d'antiga dureza.

1 Lísbia est un des noms poétiques de Lisbonne et le texte fait allusion aux expériences d'aérostats, comme celles de la « Passarola » de Gasmão en 1709.

Mas vós, pois tendes defrente
 Quem gaste dessa fazenda,
 No curioso vizinho,
 Que trata bem das laverças¹,

Arrancai as meias luas
 Dessa arqueada indecência,
 E inda que sejam baratas,
 Por minha conta vendei-lhas

Ou convertei tudo em pentes
 Com os quais — que é o que resta —
 Do caduco desengano
 Componde as brancas melenas.

Fazei como eu fiz, que posto
 Na proveitosa conserva
 Nada me deve cuidado,
 Nada o descanso me altera;

Quando tenho fome, como,
 Bebo se a sede me aperta,
 Durmo o espaço da noite,
 Descanço as horas da sesta.

E depois que o sol desmaia,
 Do Lima na margem bela,
 Com preguiçoso descuido
 Me estiro na relva fresca.



1 Une « laverça » est une femme de grande maigreur.

Ao Senhor D. Miguel de Portugal.¹

ROMANCE

Enfim estou desenganado,
 Senhor D. Miguel, do muito
 Que contra mim se apaixona
 Da minha desgraça o influxo.

Eu não sei que natureza
 Veste o meu gosto, presumo
 Que à ordem dos impossíveis
 Vai buscar os atributos.

A coma mais natural,
 O mais próximo futuro,
 Se lhe antecipo o desejo,
 Nunca viu a luz do mundo.

Se eu fora sebastianista,
 Bem podia o reino luso
 Enterrar as esperanças
 Do Bandarra no sepulcro.

Quereis vós bem fresco exemplo
 De tão antigo infortúnio,
 Sois vós mesmo, a quem não acho
 Somente porque vos busco.

Se convosco o meu afecto
 —Que consegue o grau de sumo
 Por meu crédito — não fosse
 Tão ardente, como justo,

1 Il s'agit de D. Miguel Lúcio de Portugal e Castro (1722-1785), fils du deuxième marquis de Valença.

Então fácil era ver-vos,
Que não faz tão pouco vulto
A extensão de tanta prenda
Nos olhos de todo o mundo.

Eis que desejo falar-vos,
Eis que mil vezes procuro
Esta dita: fui pecante,
Nem cá, nem lá vos descubro.



Ao Ex.^{mo} Senhor marquês de Marialva, pedindo-lhe o autor
uma sege ou um cavalo.¹

ROMANCE

Ilustre marquês D. Pedro,
Cujo nome sempre invicto
Se encaminha ao centro d'alma
Tanto que entra nos ouvidos.

A dar, e pedir prostrado
Chego a vossos pés benignos
Sendo o que dou, do que peço,
Antecedente preciso.

O que dou são boas vindas,
Frase comua² em que explico
Quanto o chegares à Corte
Livre de moléstias estimo.

O que vos peço — Oh! se Apolo
Dourar quisesse a um seu filho
Torpes manchas de indigência
Com grato adorno de estilo —

O que vos peço é que eu possa
Ser alguma vez bem vindo,
Porque estou no estado imóvel
Que onde me põem, aí fico.

Não me entendeis deste modo,
Pois d'outra sorte me explico;
Ah! senhor! mal sabeis vós
Onde isto vai dar consigo!

1 D. Pedro, quatrième marquis de Marialva, cavalier émérite, avait la haute main, en tant qu'*estribeiro mor*, sur les écuries royales.

2 Féminin ancien de « comum ».

Peço que por força d'arte
Seja este humano edifício,
Sem queixa da natureza,
portátil, não movediço.

Se não me inclinei às armas
Há tanto que as Letras sigo;
Como hei-de sofrer agora
Continuados exercícios?

Eu nunca andei entre as balas,
E assim na paz em que vivo
Seria mercê de estrondo
A terça parte de um tiro¹.

Senhor, por falarmos claro,
O que eu peço é um desvario,
Mas no teatro da fortuna
Faz bom papel o atrevido.

Queria que me alcançásseis
Lá do Paço, a benefícios,
Cousa com que em menos passos,
Andasse em maior caminho.

Sege, ou cousa que o valha,
Porque a Corte é laberinto
Onde os Teseus a cordões
Inda acham delgado o fio.

Se Apolo é pai dos poetas,
Não pareça desatino
Que ande ele a quatro², e se queixe
De andar a pé um seu filho.

Nem vos lembre de Faetonte³
O abrasado precipício,
Porque os raios duma sege
São menos executivos.

1 Jeu de mot sur « tiro », à la fois « tir d'arme à feu » et attelage.

2 Allusion aux quatre chevaux qui tirent son char.

3 Phaéton fut précipité par la foudre de Jupiter (*raio*) dans l'Eridan pour avoir voulu conduire le char du Soleil.

Que posso dizer eu ao Coxo,
 Se, para haver de andar limpo,
 Sem que assente os calcanhares,
 Na ponta dos pés me firmo.

A ele, se na cabeça
 Deitarem d'água um borrifo,
 Sucede o que em tal lugar
 Costuma fazer o vinho.

E eu, pelas costas abaixo
 Aturo às vezes um rio
 D'água, que por contrafeita
 Não serve para bautismo.

Antes d'ontem com bem pressa
 Ia buscar a um amigo,
 E enterrei-me todo em lama
 Defronte de São Domingos¹.

Ao levantar entenderam
 Ser damasceno o Rocio²,
 E que um Adão por secar
 Dentre o lodo ia saindo.

Outra vez, vindo no fecho³
 De uma dama abstraído,
 No seirão⁴ de huma salóia
 Fui marrar com o toutiço.

Hoje saí para fora
 Com o meu vestido liso,
 A poucos passos, de lama
 Ficou todo guarnecido.

-
- 1 L'église São Domingos est au pied de la colline couronnée par le château S. Jorge. Or les rues pentues de Lisbonne charriaient beaucoup de bues et d'immondiçes quand il pleuvait.
 - 2 La place du Rocio est proche de l'église São Domingos. Les anciens commentateurs sacrés soutenaient que le Paradis Terrestre était situé dans la région fertile de Damas.
 - 3 La leçon du manuscrit est « feicho », mot inconnu des dictionnaires. On pourrait penser à « fecho ». « *Fecharia* » est donné par Albino Lapa (*Dicionário de calão*, Lisboa, 1959) comme synonyme de cara ; on est en droit de supposer que *fecho* (souvent donné lui-même comme synonyme de *fecharia*) prend également le sens de visage, minois.
 - 4 Il s'agit de la corbeille des paysannes venues vendre leurs produits à Lisbonne.

E as meias — brancas, acaso —
 Apesar de muito frio,
 Ficaram desfiguradas
 Com verdinegros salpicos.

Pois que direi de aguadeiros,
 Marioladas, lacaísmos¹,
 Apertões, couces de bestas,
 Coches, carros, paz de lixo².

Senhor, senhor, por quem sois,
 Desenterrai-me do abismo
 À superfície da terra,
 Tereis poder infinito.

Mas nós da olímpica meta
 O espaço temos medido,
 E dos fumantes pescoços
 O pesado jugo extingo.

Ninguém pediu que não desse
 Isto é enfado — e por isso
 Dou enfado, e perdão peço;
 Dei e pedi; tenho dito.



-
- 1 Les Galiciens assuraient la distribution de l'eau ; *mariolada* désigne une troupe de *mariolas*, qui sont les porte-faix de Lisbonne ; Brito, avec humour, et en parallèle à *mariolada*, construit, sur *lacaio*, le collectif *lacaísmo*/
 2 *Paz* doit être ici, toujours avec ironie, pris au sens de *beijo de paz*.

Aos anos de uma senhora.

ROMANCE

Senhora, é tão melindroso
Este assunto em que me emprego,
Que nascendo sacrifício
Pode crescer sacrilégio.

Mandam-me que aos vossos anos
Diga alguma cousa em verso,
Melhor é dizer em prosa,
Quem nunca soube fazê-los.

Mas enfim manda quem pode,
Mãos à obra, que remédio,
Cada qual faz o que sabe,
Com isso tem satisfeito.

Porém dar parabens d'anos
A quem no grande, no imenso,
Tem por desdouro o caduco,
Tem por duração o eterno,

Não pode ser sem que disso
Se ofenda o vosso respeito,
Pois não sofre a divindade
Subordinações ao tempo.

Caso apertado! de sorte
Que metido em dois extremos,
Se digo, profano o culto,
Se calo, desobedeço.

O culto é vosso, isto basta;
Quem me manda é São Lourenço
Oh! que sagrados motivos
Têm o discurso perplexo.

Pois, como há-de ser? Não pode
Achar a ideia algum meio
Com que nem falte ao decoro,
Nem desatenda ao preceito.

Sim pode, que quem me manda
Sabe o que manda, e não devo
Especular os motivos
Quando somente obedego.

E pode ser que a milagres
Da obediência alguns termos
Encontre com que me exima
Das censuras de grosseiro.

Quem festeja os vossos anos
Não vos nega os privilégios,
Que respeitar sabe o giro
Encadeado dos momentos.

Nós os mortais veneramos
Daquele dia primeiro
Que a ornar saísteis o mundo
O correspondente termo.

Por isso chamamos vossos
Os anos, que sendo externos
À essência de tanto nume
São da memória reflexos.



A uma dama, que por melindre
não queria comer.

ROMANCE

Senhora, eu não sou daqueles
Poetinhas lisonjeiros
Que, em divinizando as damas,
Ficam muito satisfeitos.

Dizem, que não fazem anos
Porque dominam os tempos,
Que não adoecem, nem morrem
Porque têm um ser eterno.

Tudo o mais é patarata;
Nós às senhoras devemos
Venerá-las e servi-las
Com o mais profundo respeito.

Mas não chamar-lhes divinas,
Que não tem mais privilégio
A costela do que o barro
De que o pai Adão foi feito.

Se pois vós, por ver que sois
Um rasgo dos mais perfeitos
Que a Omnipotência guardava
Nos seus mais ocultos seios,

Julgais que sois divindade
E desprezais o sustento,
Por humilde, por humano,
Por inútil, por grosseiro,

Enganai-vos de alto abaixo,
Porque não há outro meio
Que comer, ou ser comida
Debaixo do monumento.

Quanto mais que as divindades
 Também comem; quantos queijos
 Furtou Apolo a seu amo
 Quando foi pastor de Admeto¹!

Quantas vezes desceu Jove
 Com alado companheiro,
 A banquetear nas casas
 Dos miseráveis terrenos²!

Estas deusas, as mais guapas
 que tem o Céu³, sobre um pero
 fizeram mais caramunhas
 que três meninos pequenos.

Comei pois, que é tão preciso
 Para viver, que eu assento
 Que até comem as cortiças
 Da ópera dos bonecros.

Visteis cursar um relógio
 Sem dar-lhe corda? Pois menos
 Gira o relógio da vida
 Sem a corda do sustento.

Pois imaginar que acaso
 No magro se aumenta o belo,
 Por não dizer que é loucura,
 É engano manifesto.

-
- 1 Allusion à l'épisode de la vie d'Apollon qui, chassé des cieus, entra au service du roi Admète comme berger. Mais il ne déroba point de fromages et l'on doit voir ici un commentaire malicieux de Brito s'opposant à la poésie pastorale où l'on ne s'inquiète pas de nourritures.
 - 2 L'épisode des amours de Jupiter qui prend l'apparence d'Amphitryon pour tromper Alcène est bien connu. Mais ici, dans un souci de désacralisation de la Fable, Brito fait de Jupiter un simple amateur de bonne chère.
 - 3 Le qualificatif « guapa », plutôt péjoratif pour une déesse, entre dans le processus de dégradation de la Fable, tout comme le choix de « pero » qui ne désigne qu'une pomme sauvage de qualité fort médiocre.

Quem jamais pôde agradar-se
De um semblante macilento,
De uma quaresma com vida,
De um movediço esqueleto?

Enfim, a fome é um bicho
Que geramos em nós mesmos,
E ou havemos de matá-lo,
Ou senão dele morremos.

Faz apodrecer os dentes,
Faz corredio o cabelo,
Faz a voz desengraçada,
Faz os olhos amarelos;

Enche-se a cara de rugas,
Cresce o nariz palmo e meio,
Nasce uma impingem na barba,
Desmaia-se a cor aos beiços.

Quereis, Senhora, evitar
Estes, e outros mais defeitos
Pois na vossa mão está tudo.
Não sabeis como? Comendo.



Deu-se por assunto:
tirar Cupido ao peito de uma dama
quando Vénus chegava, e errar o tiro.

ROMANCE

Não nos diz o assunto o alvo
Da seta do amor, porém
Suponhamos que seria
Uma dama mui cruel.

Já para o tiro se ensaia
Das deidades o pigmeu,
Põe a seta, estende a corda,
Curva o arco, firma os pés;

Faz a pontaria ao peito;
Eis que sua mãe o vê,
Despede a seta, erra o tiro;
Este o assunto, agora eu.

Que importa que chegue Vénus,
Se Amor sabe muito bem
Quanto ela se pagou sempre
Dos estragos que ele fez.

Se ele pelo seu ofício
É quem lhe dá de comer,
Se ele lhe ministra as forças
Que ela por si só não tem.

Quando ela chega então deve
O tiro acertar, porque
Sempre ao atar das feridas
Que amor faz, sua mãe vem.

Equivocar os objectos
 E, turbado, não saber,
 Vendo iguais as formosuras,
 Qual é Vénus, qual não é,

Pode ser que alguém o diga;
 Mas isto não pode ser,
 Que amor fere pelo tino,
 Porque, coitado, não vê.

Isto foi erro do officio,
 Que eu de muitas damas sei
 A quem sempre o amor atira
 E até agora não lhes deu.

Presente Vénus estava
 Quando este rapaz sem lei
 Tingiu venenosas setas
 No sangue cartaginês¹.

Então deite agora a culpa
 À pobre da mãe, talvez
 Porque dos erros dos filhos
 Sempre as mães a culpa têm.

Tenho dito, só me falta
 Por meu crédito dizer
 Que eu nos assuntos discorro
 Como posso, ou mal, ou bem.

Sei que a natureza deste
 Não é jocosa, mas eu
 Fui puxando para o génio,
 Critique-me quem quiser.

Para mim Cupido, Vénus,
 Zelos, ciúmes, desders,
 É o mesmo que Ceca e Meca,
 E olivais de Santarém.

1 Allusion aux amours de Didon et Énée.

Cupido Deus, e menino?
Eu cá de Menino Deus
Não creio senão naquele
Que o mês passado nasceu.

Vénus que do mar salgado
Se gerou, entendo que é
Aquilo que os Neptunistas
Chamaram peixe-mulher.

Isto era o que eu entendia,
Porém vamos com a fé,
O assunto afirma o contrário,
Tem razão para o saber.



Diálogo com o Estácio¹ sobre o Coxo.

ROMANCE

Amigo Estácio, já vão
Para a caça estes fidalgos?
Est. Já foram falcões e galgos,
O tempo não corre em vão.

Mas, cá, tanto aqui del-rei,
Que será, tu não discorres?
Grita Bernardo de Torres.
Est. Agora com quem, não sei.

Diverso estrondo retumba
À maneira de triz-traz;
Est. É verdade: zas-catraz,
Truz-cazus, zumba catumba.

Vai ver, vai ver com quem é,
Estácio, não sejas frouxo.
Est. A mim parece-me o Coxo
Este que grita: ai, meu pé.

Assim havia de ser.
Valha-te Deus por João,
Dão-te o pé, tomas a mão,
Que é o que menos há mister.

Est. Se é castigo não lhe é mau:
O Bernardo razão tem:
Se dos pés não anda bem,
Leve umas asas de pau.

1 Estácio était un fou attaché à la personne de la reine Marie I^{re} ; le Boîteux (Coxo), tailleur de son état, remplissait des fonctions similaires dans la famille du marquis de Marialva.

- Disse-lhe graças talvez,
E por isso ele lhe dá;
Est. Ou, satisfazendo está
As promessas do Francês,
- Guarda-roupa tão galhardo
Faz-se roupa de franceses,
Est. Sim, senhor, que algumas vezes
Fala estrangeiro o Bernardo.
- Sim, mas a tão fraco touro
Não deve meter-se a choupa:
Est. O Bernardo é guarda-roupa
E quis-lha chegar ao couro.
- Mas sem que, nem para que
Tanto desta sorte o agrava!
Est. Não, o Bernardo não lhe dava
Sem o Coxo lhe dar pé.
- Talvez por frio o supor
É que o quis aqueitar;
Est. Por isso eu lhe vejo dar
Com aquele esquentador.
- Ora com igual carinho
Te veja Estácio eu tratar;
Est. Não, Senhor, quando eu casar
Não quero tão bom padrinho.



ROMANCE

Caio em mim somente agora
E a queda não é pequena,
Queira Deus que da pancada
Não desmanche alguma perna.

Torno em mim, é certo e justo
Que torne caindo em pena
Do muito que escarnecia
Dos desastres de uma queda.

Pode haver mais forte injúria,
Mais clara maledicência,
Mais satírica eficácia,
Ou mais venenosa teima!

De mim mesmo me envergonho,
Que tomasse eu por empresa
Dizer que era coxo um homem
Somente porque manqueja.

Porque uma perna quebrou,
Porque um dos pés não assenta,
E porque encolhida a curva
Sempre no ar se ajoelha.

Eu não tinha iguais motivos
Para o louvor, não pudera
Esquecendo a perna coxa
Louvar-lhe a sã e escorreita.

Ele não claudica de ambas,
Tem a direita, direita,
E eu entortando o discurso
Hei-de ir procurar-lhe a esquerda.

Assim faz quem tem má língua,
Que em qualquer homem que veja,
Sem que distinga as virtudes
Somente os vícios lhe enxerga.

Ora pois não seja assim
Saíam de João as prendas
— Não falando em ser bem posto
Desde o pé até à cabeça. —

Monta mui bem a cavalo,
E com tamanha firmeza,
Que com desiguais estribos
Sempre igual anda na sela.

Monta com espora, e pica,
E com notável destreza
Sem que o outro meio saiba
Com meio corpo toureia.

Vê-se com efeito ornado
De outras muitas prendas belas,
Que eu protesto de escrever-lhe
Quando tenha menos pressa.



Ao Coxo em Salvaterra.

ROMANCE

Querido João, de parte
 Reixas¹ antigas deixemos,
 Façamo-nos muito amigos
 Inda que eu mal to mereço.

Desmasiou-se² contigo
 A Musa, mas hoje quero
 Estender sobre as injúrias
 O cobertor dos obséquios.

Eu não tive toda a culpa
 Dos passados vitupérios,
 Sublimes foram as causas,
 Eu fui só puro instrumento.

Tu bem entendes as cousas,
 Queixa-se o roto penedo,
 Não da cunha que o divide,
 Da mão que move o martelo.

O Senhor Marquês gostava
 De que eu te fizesse versos,
 E bem sabes que o seu gosto
 É o mais forte preceito.

Vês tu aquela brandura
 Do preclaro São Lourenço,
 Pois também pelo seu modo
 Concorreu para os meus erros.

1 Synonyme de *rixa*.

2 Synonyme de *demasiar-se*.

Cada vez que ele me via,
O Deus te guarde primeiro
Era sempre, oh, meu Doutor,
Fez-se ao Coxo algum soneto?

Eu então, já por servi-lo,
Já tocado do veneno
Dos aplausos, já levado
Desta propensão do génio,

Disse — tentou-me o diabo —
Que eras coxo, e tu atento,
A cada passo mostrava
O meu dito verdadeiro.

Agora no que eu fiz mal
Foi que, por modos diversos,
Sendo uma somente a falta,
Fiz fecundar-te o defeito.

Mas depois que a pano solto
Rasguei as ondas do Tejo,
E me tiveram fundido
Rotos furacões de vento

Fiz votos de nunca mais
Entender contigo, crendo
Que era o escaler à orça
Forma to teu lado esquerdo.

De mais que na própria terra
Te diviso, e tenho medo
Do muito que pode o galo
Quando está no seu poleiro.

E mais, olha, nem por isso
Tens na pátria bons progressos,
Já na desgraça de coxo
Já na sem razão de preso.

Perdoe Deus a quem teve
A culpa deste sucesso,
Tudo corre atrás de um pobre,
E atrás de um coxo é mais certo.

Se aos aguazis não escapam
Nem os dois pés mais ligeiros,
Vejas como escaparia
Miserável pé e meio.

Como eles correriam,
Figurando estou que vejo
Atrás de uma lebre manca
Quarenta galgos correndo.

Galgos, mal disse, falcões,
Que têm asas para o emprego
De alcançar, e que têm unhas
Para outros ministérios.

Enfim foste à enxovia,
Parece que era agoureiro
Deste caso, o outro caso
Que os pés te deixou tão presos.

Se tu pagaste a mão-posta
Enganou-te o carcereiro,
Se ele te pusesse o pé
Então merecia um prémio.

Contudo no andar da rua
Te vemos posto, e desejo
Que te ponha noutra andar
O passado contratempo.



ROMANCE

Valeroso capitão
 A quem inimiga estrela,
 Sempre oposta aos homens grandes,
 Da amada pátria desterra.

Consenti que para assunto
 Hoje a musa vos eleja,
 Porque eu sempre em meus escritos
 Procurei largas empresas.

Causa amor a similhaça,
 E eu não sou tão mau poeta
 Que não dispute convosco
 Proporções à minha ideia.

Baste porém de prelúdio
 Inda que fora coerência
 Ao breve corpo da obra
 fazer mui grande cabeça.

Dizem que estais degradado²;
 Não é razão que eu tal creia,
 Que como sois homem forte
 Pátria é vossa toda a terra.

Para a Corte vos degradam,
 E ao Paço vos trazem, fera
 Multidão de desventuras
 Na vossa vida se enleia.

1 Un nain de la suite des Marialva.

2 Synonyme de *degradar*.

Se por lá aos criminosos
 Costumam das tais sentenças
 Vou-me para o Maranhão
 Fazer-me réu destas penas.

Também sei que as vossas culpas
 São algumas turbulências,
 Quem há-de ser coração grande
 Dificilmente se estreita.

E talvez não fosse nada,
 Que é costume em nossas eras,
 De um argueiro, um cavaleiro
 Fazer a gente perversa ¹.

Porém se o vosso delito
 É bem que por vós se meça,
 Não são pequenas as culpas
 Que todas são de cabeça.

Mas deixemos isto à parte,
 Falemos em cousas sérias,
 Que a gente há-de ser sisuda
 Quando o caso assim o peça.

Sabeis o que diz a Corte
 Dessa vossa corpulência,
 Que nunca do Grão-Pará
 Veio cousa tão pequena.

Que séríeis capitão
 De algum enxame de abelhas,
 Mas que nunca podeis ser
 Capitão-mor entre elas.

Que dos vossos bens — se os tendes —
 Quem quer ser tutor quisera,
 Que vós séríeis menor
 Inda depois dos noventa.

1 La construction est la suivante : *é costume a gente perversa fazer de um cavaleiro um argueiro*. Cette expression signifie : transformer uma coisa sem importância em questão momentosa.

Diz que em vós gerou a Aurora
 — que às vezes faz cousas destas —
 Na casca de um mexilhão
 Uma pérola cinzenta.

Diz que em vós principiara
 Um homem a natureza,
 Mas vendo que ia disforme
 Da obra se arrependera.

E que, como a forma humana
 Pela cabeça começa,
 Esquecida do mais corpo
 Gastou com ela a matéria.

Doutra maneira discorrem
 Os sequazes da moderna,
 Que de átomos combinados
 Compõem toda a redondeza.

Dizem que átomo disperso
 Sois da vértice primeira,
 Incombinável por sereis
 De qualidade diversa.

Os outros juntos formaram
 Esta visível grandeza,
 E vós ficastes vagando
 Na superfície da terra.

Há quem diga que do Tejo
 Por tereis¹ cor menos bela
 Escapais, que ele podia
 Levar-vos por grão de areia.

Outras muitas cousas dizem
 Que cala a minha prudência
 Porque não alcance a Musa
 A fama de chocalheira.



1 « tereis » pour « terdes ».

Ao III^{mo} Conde de S. Lourenço, procurando-o o autor no quarto
do Paço, saindo o dito senhor da Semana.

ROMANCE

Senhor, para obedecer-vos
A pena tomei, e acaso
Indo a espezitar a vela
Para o castiçal reparo.

De um púcaro tinha sido
Fundo noutro tempo, e os anos
O fazem servir agora
A elemento tão contrário.

Foi grato hospício de Tétis,
Mas reduzido a pedaços,
— Vejam o que pode o tempo —
Serve de base a Vulcano.

Nova estátua de Nabuco
Se figura ao ir notando
Em todo o corpo luzente
Os alicerces de barro.

Ah! Senhor! Que grande exemplo
Esta imagem me está dando,
E como à luz desta vela
Vejo os desenganos claros.

É luz esta nossa vida,
É barro este corpo humano
Extinta ao mais leve sopro
Ao toque menor quebrado.

Arde a vela, corre a vida,
E que sei eu se os espaços
Da minha ao fim se despenham
Com menores intervalos.

Mas senhor, apeia agora
O sucessor deste quarto,
Dobro o papel, largo a pena,
Deixo a obra, a luz apago.



Ao Ex^{mo} Conde de Vilar Maior, pedindo-lhe o autor
favorecesse o seu sapateiro para ser soldado da Guarda Real.

ROMANCE

Um sapateiro perito,
E por isso desgraçado
— Que até de empregos humildes
São infelizes os sábios. —

Sapateiro e homem de honra,
— Não obstante ser casado —
Três circunstâncias que juntas
Ninguém as tem no seu bairro.

Homem, que em chegando a route,
Pondo de parte o trabalho,
Da porta com os vizinhos
Entoa sempre o rosário.

Mas tão pobre que não tem
O menos que é necessário
Para sustentar as vidas
Dos que são d'alma pedaços.

Isto por mais que a miúdo
Os cotovelos curvando
à insinuações da sovela
puxe os fios encontrados.

Este homem, pois, conde excelso,
Com quem não se atreve o fado
A ser totalmente injusto,
Porém chega a ser escasso;

Este na Guarda Real
Pretende alistar-se, e acaso
Para que nunca o consiga
Veio a ser meu afilhado.

Mas ele é pobre, e eu bem sei
Da vossa clemência o quanto
Um memorial da pobreza
Conduz para um bom despacho.

Ah, senhor! E se vós vísseis
A penúria, o desamparo
Daquela triste família,
Da fome despojo infausto;

Os filhinhos do pescoço
Da aflita mãe pendurados,
Pedindo o que cada dia
Quer Deus que a ele peçamos;

Ela, bem que necessita
De alentar os membros fracos,
Parte entre eles o sustento,
E toma deles o pranto.

Se pois, senhor, cresce o humilde
À sombra do soberano,
Assim como a vide sobe
Junto ao choupo levantado,

Admitindo este infeliz
A ser da Guarda soldado,
Vós que sois capitão dela,
Da sua sereis o anjo.



Na Academia dos Insurgentes mostra-se
ser o desdém o que constitui a uma dama mais bela e respeitosa.

ROMANCE

Já que agora se permite
Nesta Insurgente Academia¹
Dizer o que sente o peito
Deste amoroso problema.

Saia das grutas do Pindo
A minha Musa burlesca,
E diga sem cerimónia
As razões a que se pega.

O desdém e a carícia
É uma cousa tão velha
Que já nosso pai Adão
A quis praticar com Eva.

E não há-de mister prova,
Pois sendo amantes, bem era
Que nos arrufos do enfado
Tivessem nome as finezas.

Mas isto não é o ponto
Que a Academia encomenda,
Pois já se sabe por pecados
Que há disto muito na terra.

O que se pergunta agora
É qual mais bonito seja
Um desdém que martiriza
Ou um carinho que enleia.

1 L'accent tonique devait alors porter sur le « e »

E tomando do auditório
 A profundíssima vénia,
 Digo que o desdém me agrada
 Mais do que a carícia mesma.

Há cousa como o desdém
 De uma carinha bem feita
 Que está fazendo perrices
 A quem tão linda a contempla;

Fazendo aqueles desvios
 Talvez a quem mais se chega
 Por mostrar que nos donaires
 Tem o seu trono a beleza.

Do cabelo larga os raios,
 Dos olhos despede as setas,
 Das faces desfila rosas,
 Da boca desata perlas.

E do cândido pescoço,
 Onde a neve se congela,
 Faz que dois montes de nácar
 Vomitem chamas do Etna.

Pois isto não é mui lindo,
 É, mas sem desdém não presta,
 Que visto todas as horas
 Enfada o mesmo que alegre.

Porém se uma rapariga,
 Entre sisuda e travessa,
 chufalona¹ às escondidas,
 e à vista um tantinho séria,

Rebuçada na capinha
 Esconde as perfeições belas,
 Deixando os olhos às claras
 E tudo o mais posto às cegas;

1 synonyme de « chufadora » ?

Um ir-se e não ir-se embora,
 Um fechar duma janela,
 Um mostrar-se muito esquiva,
 Um desprezar quanto veja;

É a cousa mais donosa
 Para uma dama de prendas,
 Que pode aclamar-se Ninfa
 Com presunções de ser Deusa.

Mas porque um exemplo mostre
 Do meu discurso a certeza,
 Saíam duas raparigas
 A comprovar esta ideia.

Saíam as duas madamas¹
 Que a nossa Viana hospeda,
 Cujos nomes por agora
 Sabe calar a modéstia.

Numa tudo são meiguices,
 Noutra são tudo asperezas;
 Esta a muitos se proíbe,
 Aquela a poucos se nega.

E agora pergunto eu
 Qual das duas se deseja?
 A que carinhosa obriga?
 O a que, esquiva, se isenta?

É certo que muita gente
 Mais pela esquiva se pela,
 Que um não sei quê de crueldade
 Arrasta da alma as potências.

Logo bem posso dizer
 Nesta amorosa contenda
 Que do guisado do amor
 É o desdém a pimenta.

1 *madama* pouvait prendre le sens de *cortesã*.

E que a dama desdenhosa
É mais guapa, é mais faceira,
Se nos desdens que pratica
Deixar sem notas a fereza.



Ao Ex^{mo} Conde de S. Lourenço, dando-lhe
o autor parte de ter estado livre das sezões.

ROMANCE

Ora que mais me resta de desgraça
Para passar por mim! Que mais me resta?
Depois de pobre, humilde e desgostoso
Que me faltava ter? Uma doença.

Sezões foram, porém tão porfiadas
Que chegava uma a outra, e com tal pressa
Que já sentia efeitos da segunda
Inda antes de estar livre da primeira.

Corpo da guarda era este triste corpo
Porque como se fossem sentinelas
Jamais se despediu sezão alguma
Sem primeiro chegar outra a rendê-la¹.

Quinas, purgas, xaropes, vomitórios,
As sezões cada vez com mais violência,
E dizem que dalguma estive em risco
De pisar de Cocito as ondas crespas.

Grande o fastio, grandes os impulsos
Com que lutava a região primeira,
A febre activa, o ánimo rendido,
Enfim estive levado da maleita.

Assim durei perto de quinze dias
Até que resistindo a natureza,
Livrei não só do mal, que isso era pouco,
Dos médicos, que essa era a maior queixa.

1 Plaisanterie qui devait plaire au comte qui était capitaine de la Garde Royale.

Esta a causa, preclaro, excelso conde,
 Glória de Portugal, do mundo inveja,
 Douto cultor das ciências que oprimidas
 Não consentis que sejam da grandeza.

Esta digo é a causa de faltar-vos
 Há mais de um mês com esta indigna, esta
 Tosca expressão dos versos meus, que inflama
 De Hipocrene¹ a claríssima influência.

Mas já hoje, senhor, tenção fazia
 — Visto o estar quase livre da moléstia —
 De cumprir cuidadoso com o preceito
 Que tanto ilustra a minha obediência.

Quando catorze dias retardado
 O favor recebi das vossas letras,
 Honra com que não podem meus discursos
 Jactar condignação² nem congruência.

Vós podeis-me dizer resposta alguma?
 Inda que toda a vida eu vos escreva?
 Em que parte do mundo o feudatário
 Do que é tributo alcança recompensa?

Mas vós que conheceis minha humildade,
 Desmenti-la quereis, porque se veja
 Luzir mais dos poderes a eficácia
 Onde encontra o favor tão vil matéria.

Enquanto às bem fundadas esperanças
 Do que pertence às minhas dependências,
 Lembrai-vos, conde augusto, de que vivo
 Sem ter honra, nem vida, nem fazenda.

Sem honra pela infâmia que padeço;
 Sem vida, pois não tenho modo dela;
 Sem fazenda, pois toda a que desfruto
 Cabe dentro d'alçada de poeta.

1 Source de l'Hélicon consacrée aux Muses et à Apollon.

2 Mis pour « condignidade ».

Se de tantos motivos para a angústia
Se desfaz algum dia a nuvem negra,
Do grande São Lourenço nos altares
Um milagre hei-de pôr, feito de cera.

Mas enquanto não chega esta ventura,
Fico pedindo a Deus — Ele me atenda —
Que vos guarde, senhor, por tantos anos,
Quantos o meu afecto vos deseja.

Viana, oito de Junho, de mil anos
Setecentos e dois sobre cinquenta;
De quem por toda a vida e em toda a parte
Fica seguro à vossa obediência.



Ao doutor Mata, tendo curado o autor
de um fluxo de sangue pela boca.

ROMANCE

Excelso professor de medicina,
Sagrada protecção, ilustre pasmo
De Hipócrates, Dioscórides, Galeno,
De Averróis, de Avicena, de Esculápio,

Mata das queixas, vida dos enfermos
Que com o mesmo impulso soberano
Ides as naturezas refazendo
Ides os males todos dissipando.

Deste prodígio eu sou moderno exemplo,
Porque vós me puseste são e salvo,
Quando da triste morte a curva foice
Me estava de bem perto ameaçando,

Mas nem por isso intento agradecer-vos
O favor da saúde; antes, ingrato,
Porque me resgatastes do sepulcro
Mil pragas vos estou sempre rogando.

Restituir a vida a um homem pobre
É dar-lhe morte lenta, que os trabalhos
Da tirana pobreza são verdugos
Que as entranhas lhe estão sempre ralando.

Morrer deitando sangue pela boca
Bem sei que é mau, mas é morrer de farto;
Porém morrer de fome como eu morro
É morte mais cruel que três ou quatro.

Creia, senhor doutor, o que lhe digo,
Que com o coração nas mãos lhe falo,
Morte não pode haver que mais aflija
Do que faltar à gente o necessário.

Hoje se me abre um ponto numa meia,
 Amanhã se me rompem os sapatos,
 E a casaca mal pode já trazer-se
 Sem deitar-lhe um remendo nos sovacos.

Estas, e outras misérias, vejo e choro
 Quando me visto e para fora saio;
 Eis que dá meio dia, à casa volto;
 Para aqui é que eu guardo o maior pranto.

Hora mais ociosa eu não a tenho
 Que a hora de jantar, porque o que janto
 Em menos de um minuto se consome;
 O mais tempo eu não sei em que o gasto.

E julgais que o viver por este modo
 Pode chamar-se vida? Afortunados
 Aqueles que nascendo para pobres
 Viram breve a carreira de seus anos.

Não cuideis que isto é modo de eximir-me
 De pagar as visitas, porque eu pago
 Todas as minhas dívidas com versos
 Que é a moeda corrente do Parnaso.

E se entendeis que só com um romance
 Quanto vos devo mal vos satisfaço,
 Ide vendê-lo ao grande São Lourenço
 Que por ele dará três mil cruzados.

Com isto adeus, que já me treme a vista;
 Aceitai, não dinheiro, um desengano,
 Não cureis homem pobre, que é mal feito;
 Matais, que é melhor; eu provo e acabo.

O pobre é uma afronta para o mundo,
 O mundo para o pobre é um tirano;
 Quem tira ao homem pobre deste mundo
 Não faz mal a nenhum, faz bem a ambos.



ROMANCE

Se um homem contra quem se conspiraram
Muito mais que as doenças, os remédios,
E como de Mitridates na copa,
Encontrou nas boticas o veneno.

Pode vestir a ideia de outra imagem,
Que não seja da morte um vulto horrendo,
E dilatar o espírito cansado
A diversões com que se passa o tempo.

Razão tens de queixar-te, Coxo amigo,
Deste que parecia esquecimento,
E não foi senão falta de saúde,
Da saúde a quem nada, ou pouco devo.

Podes-me crer que nunca me esquecia.
Quando eu via correr com pé ligeiro
A morte a possuir-me, desejava
Que nas pernas tivesse o teu defeito.

Pois quando vi luzir-lhe a arqueada fouce,
Entendi que em castigo dos meus versos
Na forma dessa curva impertigada¹
Me ameaçava o trágico instrumento.

Quantas vezes cuidei, vendo que a Parca
Por instantes batia os duros eixos,
Que era aquela tesoura que algum dia
Nas tuas mãos serviu de pouco menos.

Todas estas imagens, de que estava
Na vaga ideia inda o pincel tão fresco,
Eram tão boas como os teus narizes
A que das tintas lisonjeia o cheiro.

1 Mís pour « empertigado ».

Porém foi Deus servido que alcançasse
Breve alívio nas queixas que padeço
E que lograr pudesse os ares puros
Desta quinta do grande São Lourenço.

Aqui sim totalmente me esqueceste,
Porque como anda cá tudo direito
Não podias lembrar-me por apodo
E tu nunca me lembras por ti mesmo.

Um teu amigo é que te fez lembrado,
Mandando-me pedir com grande empenho
Que te fizesse versos; ele sabe
Que desejo servi-lo como devo.

Mas que há-de ser? Os longos aquedutos
Por onde do Parnaso ao meu conceito
Corriam os licores da Castália¹
Por vários descaminhos estão secos.

Talvez que não entendas o que digo
Mas valha-me a clareza de um exemplo;
Põe os olhos nas obras das águas livres²
E verás nelas o de que eu me queixo.

Quantas vezes depois que o sol caía,
À sombra fresca de um robusto freixo,
Me estendia a cuidar horas e horas
Na quadra unicamente de um soneto.

Recolhia-me enfim, punha-me à banca,
Estendia o papel, vinha o tinteiro,
Tomava a pena, principiava Coxo,
E chegar não podia ao fim do verso.

Tomava umas sobre outras as pitadas,
Roía as unhas, e talvez os dedos,
Mas sem passar da palavrinha Coxo
Este era o fim, este o princípio e meio.

1 La source de Castalie, en Phocide, était consacrée aux Muses.

2 L'aqueduc ainsi nommé, qui alimentait Lisbonne, fut achevé en 1748 et résista au tremblement de terre.

O louro deus não deve tratar-se
De Jove como pronto mensageiro,
Que depois que a eficácia de Mercúrio
Entrou em mim, desamparou-me Febo.

Eu bem sei que em dizer Coxo e mais Coxo
Dizia o que há no assunto, mas devemos
Quando é defeituosa a natureza
Emendar-lhe com a arte os seus defeitos.

Enfim uma influência vagabunda
Me inspirou este par de desconcertos,
Não por hora, mas dentro em poucos dias,
Coxo, mais devagar, conversaremos.



Ao Coxo e ao Anão.

ROMANCE

Coxo, não tens já agora que cansar-te,
Tomou teima contigo a minha Musa,
E protesta cair-te sempre à perna,
À perna digo, porque mal tens duas.

Anão, ter paciência, isto é preciso;
Muito em te descrever a ideia lucra,
Porque se subtiliza o pensamento
Desse corpo na breve contextura.

Coxo, tu hás-de ser perna forçada
Em quantos versos meu furor produza,
Que inda que seja síncope forçosa,
Bem podemos usar desta figura.

Anão, isto é falar-te como amigo,
Já por toda esta Corte se murmura
Que não parece bem com Marialva
Quem não pode passar de Marifusca¹.

Coxo, de eu te atirar sempre às canelas
Creio que algum proveito te resulta,
Que, ou te hei-de endireitar a perna torta,
Ou entortar-te a sã, que tudo é cura.

Anão, em teu abono tenho dito
Que um título ter podes na Chamusca,
Ou quando a eclesiástico te inclines,
Abade podes ser da Silva Escura².

-
- 1 Le marquis de Marialva était, en effet, souvent accompagné par le nain Estácio. Le substantif « marifusco » n'est pas répertorié à notre connaissance ; il est à rapprocher de « maricas » et autres « mariolas » ; il oppose, bien entendu, la clarté liée à « alva » à la noirceur de « fusco ».
- 2 Chamusca et Silva Escura sont des noms de localités.

Coxo, quem não tem perna, dar não pode
 O que as alquilés¹ sempre dão às dúzias;
 Este verso parece que manqueja,
 Mas o ladrão do Coxo teve a culpa.

Anão, se tu tardaste nove meses
 A nascer como as outras criaturas,
 Na cabeça é que foi toda a demora,
 Que o corpo num instante se compunha.

Coxo, se usas de botas para a caça,
 Louvo do sapateiro a grande indústria,
 Porque é preciso ao côncavo da perna
 Fazer também uma das botas curva.

Anão, essa cabeça e esse corpo
 Dos Romanos é mais que dos Tapuias,
 Que se por breve o corpo se despacha,
 A cabeça é zimbório da Rotunda²

Coxo, tu comes tanto e és tão guloso
 Que para haver calor que tal consuma,
 Nas barrigas das pernas imagino
 Que instrumentos também tens para a gula.

Anão, se esta nossa alma dependesse
 Da extensão do lugar, triste clausura,
 Estreitíssimo cárcere teria
 Em corpo tão pequeno essa alma tua.

Coxo, se pé desejas, que eu não tenha
 Para que com mil sátiras te curta,
 Por que não te aproveitas d'um pé d'água³
 Visto chover em ti como na rua.

Anão, tu és tão feio como um bode,
 Sem que por feio tenhas graça alguma,
 E assim foi providência o ser pequeno
 Porque do mal o menos nos possua.

1 « Alquilé » est le cheval qu'on loue et qui, souvent, rue.

2 Allusion à la basilique de Saint Pierre de Rome ?

3 Le « pé d'água » est une averse.

Coxo, é arco da velha¹ a tua perna,
 E também pode ser quarto de lua,
 Cifra aberta ou alfange damasquino;
 Numa palavra anzol de pescar trutas.

Anão, foge do Coxo que é velhaco,
 E em hora que tu menos o presumas;
 Como pode encobrir-te com a meia,
 Para perna imagino que te furta.

Coxo, foge do Anão, que se de olhares
 Para o chão um instante te descuidas,
 Podes tropeçar nele, e se caíres,
 Chama por Santo Amaro² que te acuda.

Anão, cuida em crescer, senão repara
 Que a paixão cada vez mais se estimula;
 Coxo, endireita a perna, ou os meus versos
 Mais picantes serão que a tua agulha.



1 Nom populaire de l'arc-en-ciel.

2 Santo Amaro (saint Maur) a pour attribut une béquille (voir Jorge Campos Tavares : *Dicionário de Santos*, Porto, Lello & Irmão, ed., 1990).

ROMANCE

Hoje acabo de ver quanta ventura
Tens na tua aleijão¹, Coxo perverso²;
Se com ele me vendes o destino,
Eu te quero comprar o teu defeito.

Quantos homens se aninham nesse pátio,
Corcovados, disformes, tortos, cegos,
E ninguém se lembrou inda até agora
De lhes dar por esmola um par de versos.

Tu não somente és sempiterno assunto
Da minha pobre Musa, que é o menos,
Mas até conseguiste — é forte caso —
De sagradas lembranças ser objecto.

Se souberas que tem este romance
Estimável origem num preceito
E que hoje foi em mim a obediência
Muito mais poderosa que o meu génio,

Não só desvanecido ficarias
De ter unicamente pé e meio;
Mas por te não fazer algum milagre
De Santo Amaro foras juiz³ perpétuo.



1 Le substantif « aleijão » (latin a + laesione) peut parfois être féminin.

2 Pour « perverso ».

3 « juiz » prend ici le sens particulier de « presidente de uma irmandade ». Voir : Claude Maffre : *L'Œuvre satirique de Nicolau Tolentino*, Paris, Centre Culturel C. Gulbenkian, 1994, p. 567.

Ao Ill^{mo} e Ex^{mo} Sr. Conde de São Lourenço
tendo-se desobrigado o autor pela quaresma.

ROMANCE

Para desobrigar-me em Santa Justa
De meus pecados fui largar a soma
A um padre¹ que me ouviu com paciência:
Entendo que era o cura da paróquia.

Disse-lhe o que não estava na cartilha,
Desembuxei de mim sapos e cobras²,
E de quanto a consciência me acusava,
Tudo lhe vomitei por esta boca.

Já dava a confissão por acabada
Quando o meu padre entra comigo a contas
E diz: Vossa Mercê em que se ocupa?
É barbeiro, alfaiate, vende ou compra?

Escreve nos cartórios? É meirinho?
Nesta função da Índia andou de ronda
A prender rapazinhos inocentes?
Esta a pergunta foi; esta a resposta:

Padre, eu não tenho ofício, ou benefício;
Leiras nem beiras, árvores nem folhas,
Só tenho um pergaminho com dois selos
Numa lata com sua tapadoura.

Sete anos de pastor andei servindo
Nas margens do Mondego, e a Raquel loura
Não era mais que um verde martinete,
A que deram por lá em chamar borla³.

1 Le curé de la paroisse Santa Justa e Rufina, où résidait le poète, s'appelait Alexandre Ferreira Freire (Voir à ce propos Claude Maffre : « Confession d'un enfant d'Arcadie » in *Quadrant*, n° 10, Montpellier, 1993, pp. 31-56).

2 Transformation de l'expression familière « dizer cobras e lagartos ».

3 Pour l'explication de cette strophe, je renvoie à l'article cité, pp. 40, 41, 53.

Porém esta Raquel foi tão estéril
 Que comigo somente é Raquel plorans,
 Nem ninguém em lugar dela me dá Lia
 Porque querem que eu leia inda agora.

Doutores tem a Santa Madre Igreja —
 Responde o padre; e então diga: tem horas
 Certas para estudar! Que autores segue?
 Os Pegas, os Cabos, os Barbosas¹?

Padre, se hei-de dizer toda a verdade
 Como quem se confessa, a qualquer hora
 Que por erro abro um livro de direito,
 Para já se me põe a alma torta.

Contemplo o melâncolico semblante
 Dos famosos letrados de Lisboa;
 Óculos no nariz, testa arrugada,
 Em uma mão a pena, a caixa² noutra.

A justiça da causa só consiste
 Em que mande o cliente alguma cousa;
 Então são as visitas bem aceitas,
 E vão acompanhadas até à porta.

O pobre lavrador nunca se atende,
 Que esse apenas pergunta quanto importa
 E com trémula mão vai da algibeira
 Lentamente puxando pela bolsa.

Ah! Pobre lavrador! E quantas vezes
 Te regou o suor o peito e as costas,
 Para ajuntar quatro vinténs cansados
 De que esse desalmado te despoja?

Vejo também a fala judiciária
 Tão distinta das leis da antiga Roma,
 E até da nossa Ordenação do reino
 Com frias distinções quem quer se zomba;

1 Il s'agit de trois jurisconsultes célèbres du xvii^e siècle, Manuel Álvares Pegas, Vincent Cabot et Manuel Barbosa. Mais ces trois noms sont chargés d'une polysémie argotique très péjorative.

2 La tabatière.

Se houvesse um novo método¹ em direito
 Livre de tanta lei, tanta antinomia²,
 E se formasse um código sem tantas
 Limitações, opiniões e notas,

Então eu lhe prometo que estudasse;
 Porém da sorte que isto vai agora
 Não dou assenso³ às confusões do texto,
 Contento-me somente com as glossas.

Quero dizer que faço meu versinho,
 Não lá a cousas más, a pernas coixas,
 A Valérios, a Estácios e a mim mesmo
 Se estou comigo às vezes de pachorra.

Boca que tal dissestes! O bom padre
 Mais vermelho se fez que uma lagosta;
 Afastou-me de si, dizendo irado:
 Levánte-se e busque quem o absolva.

Padre, bem sei eu que é culpa fazer versos,
 Lhe entrei logo a dizer com voz chorosa,
 Bem sei quanto sou réu desse pecado,
 Porém Nosso Senhor tudo perdoa.

Virou-se então o padre já mais brando,
 E cheio de uma cólera piedosa,
 Rompe nestas palavras que me entraram
 Do coração nas íntimas alcovas.

Filho, não me dirá que lucro tira
 De fazer versos, que proveito ou honra?
 Se quando isto lhe desse largos prémios
 No tempo que lhe tira mais lhe rouba.

Há quem faça hoje versos, senão esses
 A quem não tinge as faces a vergonha,
 E a quem não se lhe dá que deles digam
 Pior que do toucinho diz Mafoma.

1 Allusion au *Novo Método de estudar* de Luiz António Verney, qui parut en 1746.
 2 L'accent tonique devait alors porter sur le « o ».
 3 Doublet de « assentimento ».

Que ouve por aí dizer dos mais versistas,
 Senão que são orates cá de fora,
 A quem o hospital nega o remédio
 Porque neles a cura se malogra.

São uns homens de vida estragada,
 Consumidores vãos das belas horas;
 Inúteis para si, úteis somente
 Ao recreio das gentes ociosas.

E assim como o forçado as cantilenas
 Ao som do remo e da cadeia entoa,
 Assim já calejado da penúria
 Canta o poeta o que o mendigo chora.

São pobres os poetas, que o loureiro
 Com que o numen délfico os coroa
 É porque como a ele o faz Dafne,
 A eles a fortuna os transforma.

De que serve aos poetas o loureiro,
 Senão de deitar quatro ou cinco folhas
 No escabeche onde guardam a esperança
 Para que o largo tempo a não corrompa.

Quem viu jamais as obras de um poeta
 Que da sua pobreza se condoa!
 Deus sabe com que fome ele compunha
 Os versos que um lhe aplaude, outro lhe corta.

Camões — Valha-me Deus que forte injúria
 É para Portugal esta memória —
 Do Melindano conta as abundâncias
 Sem ter de seu um triste pão que coma.

E ainda há em Portugal quem faça versos!
 Ainda há gente tão bárbara e tão louca
 Que por seus pés se meta no caminho
 Da pobreza, da injúria e da deshonra!

Miseráveis poetas, se pudesseis
 Dar ao loureiro os créditos da toga;
 Enquanto vivo estima-se o ministro,
 Não se estima o poeta antes que morra.

Desengano, senhor, não vive em reino,
 Nem em século vive adonde possa
 Granjear pela Musa mais que invejas,
 Adquirir pelo engenho mais que afrontas.

Isto é pelo que toca a esta vida,
 Que para aquilo que respeita a outra,
 Só lhe digo que à bem-aventurança
 Outras o hão-de levar, não essas obras.

Tome pois outro método de vida,
 Cuide maduramente o que lhe importa,
 E pois a idade solta se despenha,
 Acomode-se ao tempo e viva em prosa.

Espero em Deus que fuja deste vício,
 E de quanto o acusa a vida toda;
 Dê-lhe Nosso Senhor a sua graça,
 Que é o caminho direito para a Glória.

Fiz-lhe um firme propósito de nunca,
 Nunca mais fazer versos, mas que chovam
 Desde este instante, até o fim do mundo,
 Dilúvios de caetés¹ e pernas tortas.

Deu-me licença de contar em verso
 Todo o caso; lembraram-me estas coplas;
 Escrevi-as assim como lembraram:
 Musa, deixa-me em paz e vai-te embora.



1 Surnom donné par Brito au « capitão Valério », venu du Brésil.

Ao Ex^{mo} Senhor D. Rodrigo de Noronha,
Vice Rei do Algarve,
escreve o autor ampare a um seu amigo.

ROMANCE

Claro Vice Rei a quem contemplo agora,
Chegado já do Algarve ao sítio ameno,
Transportando aos cristais do Guadiana
Quanta riqueza em vós lograva o Tejo.

Em regulares, concertadas linhas,
Saiu a soldadesca a receber-vos,
E o popular concurso em ondas várias
Tinha as estradas e os caminhos cheios.

O bronze vomitava o fogo oculto
Do salitrado pó que tinha dentro,
E nos trovões sem raios fulminados
Pela boca do horror explica o obséquo.

Enfim chegastes aos domínios vossos,
Que medidos convosco são pequenos,
Pois só tem proporções com o vosso nome
A redonda extensão do mundo inteiro.

Chegastes ocupado em providências
Necessárias à forma do Governo.
Do Brito que deixastes saudoso
Não conservais um leve pensamento.

Tendes razão, senhor, que não sou homem
Capaz de entrar na vossa ideia: excepto
Se aquele amor fiel com que vos amo
Me pudesse infundir merecimento.

Porém se este papel indigno, e tosco,
Subir às vossas mãos, e for emprego
Desses olhos, a cujo aspecto brando
Se encomenda o destino desse reino,

Não duvido que os longes da lembrança
 Que pouco a pouco vai riscando o tempo
 Dêem de mim uma espécie mui remota
 Por entre as pardas sombras de meus versos.

Mas por hora, senhor, eu cedo à dita
 De entrar-vos na lembrança, e só desejo
 Que de tão excelente alta memória
 Fosse o portador desta o único objecto.

É Oliva, senhor, que a paz ditosa
 Vos há-de anunciar, e o forte génio,
 Que a marciais espíritos incita
 Sempre a Oliva estimou entre os loureiros.

Se quando das enchentes do dilúvio
 Já cessavam os impulsos de violentos,
 E as limosas cabeças descobriam
 C'o ar nublado os húmidos outeiros,

Foi a Oliva sinal desta ventura;
 Que o seja para si agora espero,
 Pois que ele entre dilúvios de desgraças
 — Coitadinho — até aqui viveu submerso.

Mas tende mão, senhor, não me lembrava
 Que ele era benemérito, e conheço
 Que convosco não há melhor valia
 Do que ter cada um merecimento.

Ele o tem certamente, e isto lhe basta
 Para que com auxílios mais supremos
 Deixe os Auxiliares e consiga
 Hum forte, uma tenência, enfim um prémio.

Não presumais que eu tive a confiança
 De interceder por outro; o meu empenho
 Foi só mostrar-vos que era digno este homem;
 Com isso se apadrinha ele a si mesmo.

Entretanto, senhor, que em paz tranquila
As rêdeas moderais do manso império,
Acreditai-me à obediência humilde
Na pronta execução de algum preceito.

Escravo de Vossa Excelência,

José António de Brito.



Ao capitão Valério.

ROMANCE

Aqui del-rei! Não creio; isto foi ópio,
 Dêem-me cá o mais puro microscópio,
 Se acaso a arte está tão apurada
 Que possa infundir corpo a um mero nada,
 Aí, sim, lá vejo um vulto incerto;
 Esperem que eu me chego mais ao perto:
 Oh! Senhor capitão, alegres dias,
 Bem que essa cara toque a Ave Marias:
 Que como se assemelha a pano jardo¹
 Sempre me faz lembrar horas de ar pardo²;
 Diga-me, como está, logra igual sorte
 Com as damas gentis da nossa Corte
 Como logrou por lá entre espeluncas
 Com Mongaibas, Tapuamis, Cojuncas³?
 Todas suponho que alcança-lo intentam,
 Que mulheres de nada se contentam;
 Porém conte-me cá se essa postura,
 Nem dois dedos cabais conta d'altura,
 Como se explica à dama a que se inclina
 Sem ter pronta nas mãos uma buzina?
 Quer que ela para ouvir os seus gemidos
 Mude para os joelhos os ouvidos?
 Pretende ser bem visto das donzelas,
 Se como aos nossos foge aos olhos delas;
 Não vê que inda que breve é tão rasteiro
 Que não pode aspirar a ser argueiro⁴.
 Não sabe acaso, ou não se lhe faz crível,
 Que é de cacau um pardo indivisível?
 Não conhece que é só da ideia objecto,

1 Le « jardo » est une étoffe de laine de couleur grise.

2 « Ao ar pardo » est une expression qui signifie « entre chien et loup » le « toque a Ave Marias » est en effet l'angélus du soir.

3 Noms, sans doute inventés ou déformés, de tribus d'indiens du Brésil, d'où Valério est originaire.

4 Chose insignifiante.

E que a ser muito é racional insecto?
Não é mais racional que conheça
Que é capitão, por ser todo cabeça?
Não vê quão pouco ser no mundo alcança,
Pois só com os meus bens tem semelhança?
Pois como a inquietar as damas ousa,
Se elas procuram sempre alguma cousa,
Ora não seja assim, mude de intento
Seja bom já que é só em pensamento.



Ao Ex^{mo} Senhor Marquês de Marialva,
agradecendo-lhe mandar dar um cavalo.

ROMANCE

De donde, alto marquês, de donde a Musa
Deduzir pode a soberana empresa
De louvar-vos! Se a cópia dos motivos
Para mil partes me arrebatava a ideia!

São tantas, tão iguais para os encómios
As origens da esplêndida grandeza,
Que hei-de preterir muitas quando todas
Dignas vejo que são de preferênciã.

Tanta fecundidade esteriliza
O breve cabedal da inútil veia,
Porque sufoca as produções da forma
Essa mesma abundância da matéria.

Se entre as cinzas da longa antiguidade
Princípios vou buscar d'alta ascendência,
Confunde-mos o tempo injuriado
De que tanto à memória se lhe atreva.

Na do reis lusitanos inextinta
A fez alguma coroada testa
Do ramo de Meneses, cujo tronco
Foi berço ilustre do leonés Fruela¹.

Se de mais perto vos assino a glória
Que em sacrosantos vínculos se enleia,
Lá vou topar na série dilatada
Dos augustos claríssimos Angejas.

1 Les marquis de Marialva descendent en effet du roi de Léon Fruela II, qui régna au x^e siècle.

Se os dotes pessoais contemplo, advirto
 Que a fortuna... porém que história é esta?
 Não me direis, senhor, por vida vossa
 Adonde vai parar toda esta arenga?

Fecundidades, cinzas, tempos, glórias,
 Bichas enfim de sete ou mais cabeças,
 De cujas sarandagens¹ se podia
 Organizar o corpo da quimera.

Quem me mandou meter em modernismos,
 Deixando a minha amada singeleza,
 E buscar palavrórios de carranca
 Para dizer conceitos de careta.

Sois claro como a mesma Marialva;
 Por isso um vosso avó, que me não lembra,
 Derrotou felizmente em Montes Claros
 Toda a vil canalhada de Castela.

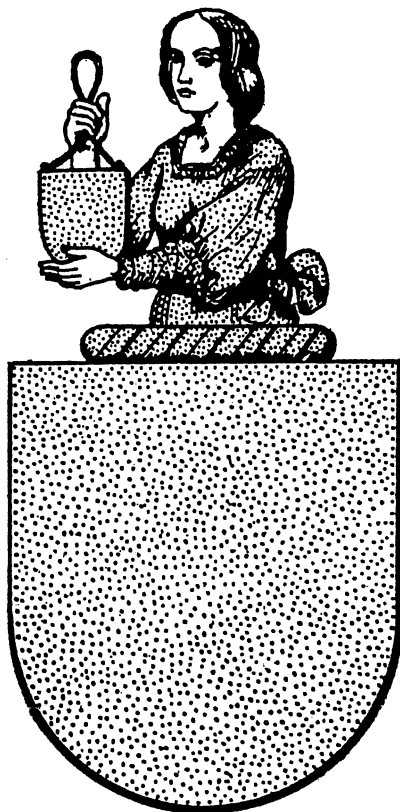
Não é ...²

...
 ...
 ...
 ...
 ...
 ...
 ...

Não sei: mas como é termo de armaria
 A palavra lisonja³, só quisera
 Que de timbre gentil das vossas armas
 Se adornasse algum dia a minha pena.

-
- 1 Ce substantif n'est pas répertorié, à notre connaissance, mais apparaît comme un synonyme de « sarandalha », lui-même dérivé de « cirandagem » «alimpadura que aparte cirandando » dit le dictionnaire de Vieira.
 - 2 Les vers manquants de deux strophes sont signalés par des pointillés dans le manuscrit.
 - 3 Ce mot désigne également, en héraldique, un ornement en forme de losange. (Cf. Luís Stubbs *Bandeira : Vocabulário heráldico*, Lisboa, ed. Mama Sume, 1985, p. 157).

Uma donzela d'ouro o timbre esmalta¹;
 A minha Musa também é donzela,
 Mas tão pobre, senhor, por seus pecados,
 Que anda sempre vestida de bata.



Meneses (Antigo)

1 Le marquis de Marialva s'appelait D. Pedro de Meneses. Les armes des Meneses sont surmontées d'un timbre où figure « meia donzela vestida de brocado » (*op. cit.*, p. 100).

SILVA

Um pobre atafoneiro, que não tinha
 Mais no farelo que outros na farinha,
 Vendo-se junto à morte
 Fez o seu testamento desta sorte:

Quatro burros possuo, estes têm fardas,
 Vem a ser quatro burros, quatro albardas;
 Estas porque me foi grata consorte
 Deixo à minha mulher por minha morte.

E os burros por minha alma; há tal jumento!
 Enfim morreu; abriu-se o testamento,
 Cumpriu-se, sim senhor, foi aprovado;
 Pagou-se ao escrivão, e ao letrado,
 A mulher adiu logo a sua herança;
 Com os burros, a alma em paz descansa.
 Mas como a lei persuade
 Olhar mais que a palavra, a vontade,
 E eu brevemente faço
 — Deus me ajude — tenção de ler no Paço,
 Quero ver se colijo na verdade
 Do testador a última vontade:
 Este homem ouviria
 Que amor era uma albarda, e queria
 Dando de amor provas galhardas,
 Quadruplicar-lhe a fé com quatro albardas.
 Creio que a mulher de pena se afogasse
 Depois que o seu marido lhe faltasse;
 E ele mais que afogada
 Quis, como bacalhau, vê-la albardada¹.
 Sim, não há cousa que à mulher pareça

1 Allusion au sens particulier de « albardada » : mets recouvert d'œufs frits. La *Grande Enciclopédia portuguesa e brasileira* donne précisément comme exemple : *bacalhau albardado*.

Mais do que um bacalhau, que é sem cabeça;
 Pode ser que zeloso,
 De que ela procurasse novo esposo
 Desta sorte evitasse
 Que outro por sua morte a albardasse.
 Ou tendo conhecido
 Que o amparo da mulher é seu marido,
 Quis, porque o pobre nunca tem parentes,
 Nas albardas deixar-lhe as costas quentes,
 E com iguais intentos
 Quatro lhe deixa contra os quatro ventos,
 Em cujas entretelas não vazias
 Lhe deixou que comer bons quatro dias.
 Má vida entendo eu que ele lhe dava
 Pois que à parte do arrocho se inclinava;
 Mas se lhe exercitou a paciência,
 Por descargo da sua consciência,
 Já em vida a moeu mais que salada¹,
 Por morte a quis deixar mais que albardada.
 Que se albarde a mulher, isso eu o creio,
 Toda a dificuldade é pôr-lhe o freio.
 Mas vamos ao legado que já tarda,
 E eu com raiva do burro, dou na albarda.
 O testador merece quatro murros
 Em deixar à sua alma os quatro burros;
 Não sei que do outro mundo no teatro
 Alguma alma até agora entrasse a quatro.
 Cúrcio² com ser pessoa esclarecida
 Foi de cavalo para a outra vida,
 E me disse um teólogo prudente
 Que a pé tem ido muito, e boa gente,
 Mas ele não fez nisto cousa nova
 Porque com quatro irmãos quis ir à cova;
 Só ao passar do Letes será mágoa
 Se o pobre homem dá co'os burros n'água.,
 Que hão-de ir mui carregados
 Se lhe levam a carga dos pecados;
 Mas como os burros vão pela sua alma,

1 Le manuscrit écrit « cellada » ; mais l'expression « estar moído como uma salada », qui signifie « être très fatigué » renvoie bien dans le contexte à « salada ».
 2 Romain légendaire dont l'histoire est contée par Tite-Live (VIII, 6, 3).

Lá se avenha; sua alma, sua palma.
Se ao entrar da funesta galeria
Aos hóspedes o guarda desafia,
Três gargantas de cão¹, quatro de burros,
Mil latidos darão, muitos mais zurros;
Mas a Musa de influxo está tão tarda
Que já não dá por si, nem pela albarda,
E assim calar-me intento
Que a silva já parece testamento.



1 Cerbère avait trois têtes.

Ao Ex^{mo} senhor conde de São Lourenço.

Sobre mim descarrega a sorte escura,
 Ou o que é certo, a mão do Omnipotente,
 Quantos géneros há de desventura.

Nasci para ludíbrio da mais gente
 E até a mesma alma deseja
 Ver-se já deste corpo independente.

Não há pessoa alguma que me veja,
 E tenha compaixão do meu estado,
 E isto não tendo assunto para a inveja.

Vejo-me de todos já tão ultrajado
 Que a largar de repente os pátrios lares
 Sem dúvida, senhor, serei obrigado.

Turbam-se os céus, os círculos polares
 Se vestem de medonha catadura,
 O céu se enluta, o vento açouta os mares.

Eis que Bóreas sutil o alento apura,
 Vê-se o céu, o mar se abranda,
 Veste enfim o mundo nova figura.

Assim por uma e outra banda
 A doença, a pobreza, a alma me assusta,
 E o que é pior que tudo uma demanda.

Uma demanda, digo, tão injusta,
 Que sendo eu acreedor, os breves restos
 Do cabedal que tenho enfim me custa.

Tenho feito comigo mil protestos
 De resgar¹ pois consentem na injustiça
 A Ordenação, o código e os digestos.

1 Forme populaire pour « rasgar ».

Mas que há-de ser, se a pérfida cobiça
Tanto arrebatava os corações humanos
Que hoje quem a não tem compra a justiça.

Assim irei vivendo, vendo enganos,
até que a intensa dor do mal intenso
com a morte me evite tantos danos.

Somente vós, preclaro São Lourenço
Podeis remédio dar quase infinito
A um mal que também é quase imenso.

Em vós minha esperança deposito
Vós contra as turbações do céu nublado
Sois Áquilo feliz, sois Noto invicto.

Serenai-me as tormentas do cuidado
Porque o mundo acredite o que se diz,
Que não pode, senhor, ser infeliz
Quem se preza de ser vosso criado.



Descreve o poeta o como foi recebido na
sua pátria depois que saiu da universidade
e aplaude ao seu protector o Ill^{mo} conde de São Lourenço.

ÉGLOGA

Docemente inquietava
Zéfiro brando as árvores sombrias;
Apolo mitigava
Ardores do zénite nas ondas frias
Durando ainda nos montes
A duvidosa luz dos horizontes;

Manso e risonho o Letes,
Que muito mais que inunda, fertiliza
Os cândidos tapetes,
Que Amalteia produz, Flora matiza,
Mal retratando as cores
Regava o campo e duplicava as flores;

Do agonizante dia
Se despediam Anfiões¹ suaves
Com sonora harmonia
Já interrupta de nocturnas aves
Cujo esmorecido acento
N'alma imprime não sei que sentimento;

Quando o pastor ditoso,
Que um tempo apascentara o seu rebanho
Junto ao Lima saudoso,
Porém depois passando a clima estranho,
— Conforme o vulgo observa —
Foi trabalhar nos campos de Minerva².

1 « Anfiões » est ici pris comme synonyme de « musiciens », par allusion à Amphion qui jouait divinement de la lyre.

2 C'est-à-dire à Coimbre, la ville universitaire.

Albano enfim ao prado
 Voltava a renovar tenras memórias
 Do tempo já passado,
 Quando embebido em rústicas vanglórias,
 Nada mais conhecia
 Que os pastores do campo em que vivia.

Estes, não bem o rosto
 Conheciam, que os tempos transformaram,
 Mas de improviso gosto
 D'água a qualquer os olhos se arrasaram;
 Abraçam-no contentes
 Amigos, conhecidos e parentes.

Ele os recebe ufano,
 Pouco a pouco vem vindo a aldeia toda,
 Sentam no meio Albano,
 Acomodam-se os mais todos à roda;
 Juntos falar queriam,
 Uns a outros enfim se confundiam.

Até que o velho Anfriso,
 Por velho e por prudente respeitado,
 Homem de grande aviso,
 Para o ar levantando o seu cajado,
 E unindo à boca o dedo,
 De repente ficou tudo em segredo.

Para Albano se volta,
 Suspenso um pouco esteve, e de um suspiro
 A voz caduca solta,
 Dizendo-lhe "Ah, pastor! Quão largo giro
 De imensos desenganos
 Cada dia me vão mostrando os anos.

Debalde lhe resisto,
 Que o tempo tudo muda, abala, e rompe
 Sem que o detenha" e nisto
 Num dilúvio de lágrimas prorrompe
 Que lhe foram banhando
 A barba intensa, o rosto venerando.

Balbucente, anela
 Por ir continuando, mas sem fruto
 Que o pranto lhe atropela
 As palavra, até que quase enxuto
 Aquele desafogo
 Em que a mágoa brotou, prosseguiu logo.

“Nunca entendi, Albano,
 Que criando teu pai da tenra idade
 De pouco mais de um ano
 Concedesse ainda a eterna majestade
 Tal dita ao meu desejo
 Que te visse no estado em que te vejo.

Bem certo estou que quando
 Elle se recebeu, na sua boda
 Lhe estivemos bailando
 Eu e os mancebos desta aldeia toda,
 Que a mim só hoje encerra,
 Todos os mais muito há que os come a terra.

Nasceste tu, e viste
 Depois de sete irmãos — a luz da esfera;
 Deles nenhum existe,
 Porque em todos a grata primavera
 Da inocente vida
 Foi murcha ainda primeiro que florida.

Ainda então nos espaços
 Da barra, destes campos era o susto,
 Ainda nestes braços
 Havia algum vigor, ainda robusto
 Com mão pesada e destra
 Era o terror da bárbara palestra.

Desprezaste a pureza
 Desta vida comua, e por buscares
 Mais honra, ou mais riqueza,
 Deixaste doce terra, os pátrios lares,
 · Talvez em campo alheio
 Trabalhando, o teu cá de espinhos cheio.

Já tínhamos perdido
 A esperança de ver-te com a notícia
 De que em prisões metido
 Te conservava a culpa ou a malícia,
 Que o Letes não tornava
 A ver mais o pastor que tanto amava.

Dize pois que ventura
 Às cousas fez tomar novo semblante,
 Conseguindo soltura
 E voltando outra vez à pátria amante
 Tão bem aproveitado
 Como já ontem ouvi contar no prado.”

Albano, que ao desvelo
 De Anfriso tanto deve, agradecido
 Àquele amor singelo
 Com que dele e dos mais foi recebido,
 Vendo que tudo cala,
 Erguendo o rosto e a voz assim lhes fala:

Venturosos pastores, que ocupados
 No exercício da rústica lavoura,
 Nunca invejosos sois, nunca invejados,
 Nada vos aniquila ou vos desdoura,
 Sobeja a premiar vossos cuidados
 A fértil produção da espiga loura,
 Sem jamais empregar vossos desejos
 Em honras vãs, em áulicos cortejos.

O rouco som do bélico instrumento
 Nunca vos acendeu mavórcio brio,
 Nem vos importa o horror sanguinolento
 Que turbou os cristais do Reno frio¹;
 Contenta-vos o puro mantimento
 Com que vos enriquece o seco estio,
 O favo celestial, os pães enxutos,
 O doce mosto, os sazoados frutos.

1 Allusion probable à la guerre de succession d'Autriche.

Eu porém que não logro esta ventura
 Talvez por ter espíritos maiores,
 Desprezei das searas a cultura,
 E a simples convivência dos pastores;
 Lá onde do Mondego a fonte pura
 Na lembrança de Inês respeita amores,
 Fui passar na ambição da fama honrosa
 Vida sim mais civil, não mais ditosa.

Já quase ao meu destino tinha posto
 O termo apetecido, quando o fado
 Me sufoca a esperança, e o desgosto
 De ver-me em ferros ásperos atado,
 Não bem três vezes o triforme rosto
 Tinha diminuído e aumentado
 A celeste infernal casta deidade,
 Quando alcancei a antiga liberdade.

Mas para o alto fim que eu pretendia
 Me faltavam os meios necessários,
 Que a desgraça cruel mos impedia
 Por vários modos, incidentes vários.
 Porém Deus que, a quem só nele confia,
 Por caminhos socorre extraordinários,
 Um tal me descobriu que nele vejo
 Ser mais a fortuna que o desejo.

Este o mancebo foi mais excelente,
 Mais gentil, mais discreto e virtuoso
 Que destinou a mão do Omnipotente
 Para fazer o mundo mais formoso,
 O que afável, magnânimo, eloquente,
 Ilustre, moderado e generoso,
 O aplauso faz escurecer dos Júlios,
 Alexandres, Catões, Lísios e Túlios¹.

1 Marcus Tullius Cicéron.

Ele enfim, por um modo o mais sublime
 Da desgraça o rancor me desvanece,
 Que às vezes quando um numen nos oprime,
 Outro numen maior nos favorece,
 Faz que do campo o maioral me estime,
 O meu trabalho a todos encarece,
 E o jornal de sete anos num só dia
 Me faz pagar da sorte que eu queria.

Por isso enquanto o nítido reflexo
 Do amante de Climene¹ o mundo aquece,
 Enquanto apascentar o céu convexo
 O nocturno Pavão², a Ursa ardente,
 Enquanto o rio curvo e circunflexo
 Se unir ao vasto império do tridente,
 Sempre esta obrigação, sem ter mudança,
 Me há-de ocupar a esfera da lembrança.

E vós, pastores, já que tão lembrados
 Viveis do tempo que convosco estive,
 Referi nos outeiros e nos prados
 A dívida que em mim perpétua vive;
 Nos carvalhos, nos freixos levantados,
 Que pendentes do monte estão declive,
 Grave a robusta mão no tosco lenço
 ‘Viva o conde feliz de São Lourenço’”.

Calou-se Albano, e todos
 Ao grande herói que tanto o protegera,
 Louvam por vários modos,
 E antes que o horror da noite cubra a esfera
 Cada qual sem demora
 Deu de beber ao gado, e foi-se embora.

Mas vós, excelso conde,
 Cujas fama e grandeza o mundo abrange,
 Lá desde o berço aonde
 Os borrifos da Aurora bebe o Gange
 Té onde em tumba fria
 Apolo se sepulta, e morre o dia;

1 Hélios (le Soleil) épousa Climéné dont il eut Phaéton et les Héliades.

2 Constellation de l’hémisphère Sud.

Já que a vossa bondade
Vai medindo a extensão da vossa glória,
Elevando a humildade
Do meu rasteiro plectro a tal vanglória,
Que chegue ao vosso ouvido
Eco ingrato do rude sostenido.

Este em que o puro affecto
Se foi proporcionando ao som do canto
Com benévolo aspecto,
Propício me aceitai agora, enquanto
Convosco não aspira
A melhorar de assunto a rouca lira.



Ao Ill^{mo} senhor marquês de Marialva
mandando-lhe dar um cavalo.

SEXTILHAS

Que sempre o benefício
Oficina há-de ser do peito ingrato!
Por ventura este vício
Será alguma espécie de contrato.
Onde o que obtém a graça
Estipule o esquecer-se e assim o faça.

Ou é isto que digo,
Ou quem do que recebe tem lembrança,
Assentou lá consigo
Que é prémio e não mercê tudo o que alcança,
E assim não agradece
Porque supõe que mais inda merece.

Talvez que algum intente
Que seja a ingratidão pura observância,
Porque como entre a gente
Teve sempre interrupta tolerância,
Com razão se presume
Força de lei no universal costume.

O que é falta de prosa
Consome no pedir toda a eloquência,
E depois quando goza
O favor que pediu, tanta indigência
Tem de termos urbanos
Que nem sabe dizer “vivais mil anos”.

Aquele por que anela
Com grande ânsia a mercê que solicita
Tanto que logra aquela
Que ele julga talvez por maior dita
Cego de satisfeito
Vira as costas à causa e abraça o efeito.

Outro por este motivo
 É quase a todo o humano transcendente,
 Por não viver cativo,
 Do benfeitor a obrigação demente:
 Arrogante inteireza
 Desta nossa rebelde natureza.

Mas eu de outra maneira
 Ingrato venho a ser, marquês preclaro,
 Porque por mais que queira
 Desempenhar a obrigação, reparo
 Que ao favor recebido
 Jamais poderei ser agradecido.

Excede toda a esfera
 Da gratificação o favor vosso,
 Eu bem mostrar quisera
 Que sou agradecido, mas não posso
 executar um acto
 que indício haja de ser de ânimo grato.

Mas deva-se ao desejo
 O impossível da acção a que se esforça;
 Eu sofro, não elejo
 Condição; sou ingrato, mas por força;
 Sirva pois de desculpa
 Ao acto o intento, à confissão a culpa.



OITAVAS

É génio meu, não posso estar sisudo,
 O assunto sério é, mas paciência,
 Isto também são vésperas de Entrudo
 Onde o riso é louvável indecência,
 Basta, que deixam preterido em tudo
 De Estácio pela insípida inocência,
 Esse de Salvaterra glória eterna,
 Que salvo tal lugar, quebrou a perna.

Pode nem ser igual ao Coxo o Estácio
 — Quanto mais superior — sendo um pateta,
 Que não sabe o que disse o mestre Ignácio
 Nem leu nunca um parágrafo à Gazeta!
 Que inda entre os ignorantes é pascácio!
 Que não vê se esta linha é branca ou preta!
 Que parece um emplastro de sumagre!
 Que tem cara de quem provou vinagre!

O Coxo desde a sua puerícia
 sem segunda tenção não obra ou fala,
 faz-se às vezes mais coxo por malícia,
 e corre quando quer como uma bala:
 ei-lo aí sem posto na milícia,
 ninguém pode tirar-lhe uma bengala,
 isto é dos sevandijas o modelo,
 macho, mocho, machucho, machavelo¹.

1 Probablement pour « machiavelo », allusion au vers 2 de la même strophe.

Daquela nova fábrica de enredo
 Que o Coxo a cada instante nos faz nova,
 Daquela repugnância do segredo,
 Pode achar-se no Estácio a menor prova?
 Um Regino¹ azul sobre um penedo
 Que tenha um tanto ou quanto de corcova
 Excepto três palmos até quatro
 É figura do Estácio num teatro.

Se os tomarmos postura por postura,
 A de Estácio sempre é mais imperfeita;
 Se um não desfaz da perna a curvatura
 Nem outro das espáduas se endireita;
 Se Estácio na Tebaída se apura,
 O Coxo que o comer nunca rejeita,
 É Papínio, Papão, Papiniano
 E depois disto tudo é Claudiano.

Montem lá o Estácio num cavalo
 E que dê quatro voltas no terreiro
 A ver se antes que a besta o próprio abalo
 No chão o não estira todo inteiro!
 O Coxo no joelho já tem calo,
 Monta como o mais destro cavaleiro,
 Vai para toda a parte, corre, salta,
 E emenda com quatro pés de um pé a falta.

O Estácio se cantar tem voz tão bela
 Que oitavas formarás como estas minhas;
 O Coxo já foi mestre de capela
 E o primeiro em cantar as ladainhas;
 Foi alfaiate e à obra mais singela
 Sempre de sua casa pôs as linhas;
 Só uma vez talhando uma sotaina
 Foi-se lhe a mão e fez uma polaina.

1 Sera-ce l'équivalent masculin de la fameuse « rainha Ginga » ?

Enfim o Coxo é flor de Salvaterra
 E para se saber quanto é prendado
 Até toureia um animal da terra
 Para onde o quisera eu degredado.
 Estácio por descuido se não ferra,
 Que este era propriamente o seu calçado,
 Visto que à patria sua tanto afronta
 Que sendo Ilhéu, não é faca de ponta.

Bem podes pois, João, estar descansado
 Que enquanto — ou bom ou mau — eu for poeta,
 Ao hemistíquio desse pé quebrado
 Te hão-de servir meus versos de muleta;
 Se algum dia te for propício o fado,
 Que deixe à perna a forma de trinqueta,
 Então extinta a Musa, a ideia morta,
 À coxa empresa fechará a porta.

Sempre te hei-de seguir na Corte, em pancas¹,
 E em Salvaterra pelos mesmos fios
 Que a pomba busca sempre as casas brancas
 Deixando os casais tristes e sombrios.
 Enquanto houver no mundo pernas mancas
 Nunca se hão-de aplaudir cascos vazios;
 O Estácio estude adágios de prosódia
 E cante o Principal a palinódia.

Para cantar do Coxo por extenso
 Liberalmente a Musa me inspirava,
 Corria a pena e com feliz descenso
 Tinha já meia onça e uma oitava;
 Eis que chega o meu grande São Lourenço,
 Vê o papel que sobre a mesa estava;
 Leu-o, riu-se, e que faz? A folha dobra,
 Consigo a leva e deixa coxa a obra.

1 L'expression « andar em pancas » signifie : être très fatigué.

Ora vejam se pode haver acaso
Com mais visos de ocultar providências?
Eu não podia ao Coxo pôr mais raso
Do que com isto o pôs Sua Excelência;
Todo o Sacro Colégio do Parnaso
Para explicar daquela perna a essência,
Expressão me não dirá mais veemente
Que deixar-me o discurso no ar pendente.



SILVA

Temos uma figura no tablado
 Mas nem por isso, capitão valente,
 Vos deixa preterido o meu cuidado.

Temo de vos perder se vem mais gente
 E não consentirei que se me ofereça
 Matéria nova, assunto diferente.

E quem convosco é crível que se meça,
 Quem vos pode igualar se os homens grandes
 Se fazem distinguir pela cabeça.

E se a vossa é maior que todo Flandres,
 Em vão que vos apanhem estou temendo
 Por mais, — Coxo atrevido — que tu andes.

Perdoai, capitão, se vos ofendo,
 Em que outro oficial nomeie agora,
 Cirza você só mestre este remendo.

Mas bem que o seu ofício tanto ignora,
 Façamos um vestido jocosério,
 Cosa ¹ um dia, pois come a toda a hora.

Com que diga-me cá, falando sério,
 Em quanto tempo a trabalhar depressa
 Um vestido fará para Valério?

Não mande vir inteira alguma peça,
 Nem aqui há matéria para engano,
 Que o vestido não é para a cabeça.

1 le verbe est écrit « coza » dans le manuscrit ; cette confusion entre « coser » et « cozer » n'est plus possible aujourd'hui et le jeu de mots est moins perceptible.

Olhe, com meio côvado de pano,
A fazer-lhe um vestido cada dia,
Temos fazenda para todo o ano.

Isto no Maranhão já se sabia,
E do seu sapateiro já se contava
Que de um ponto¹ uns sapatos lhe fazia.

E como ele os queria pela fava,
Da fava de cacau partida ao meio
Uma solas dobradas lhe cortava.

Agora veja lá se — como eu creio —
Do corte me afastar somente um fio
O pode executar sem ter receio.

Não me logre em nenhum mais atavio,
Proceda em tudo como homem honrado,
E leve o que quiser pelo feito.

Que o de Valério é tal, tão limitado,
Que se não lhe sair nada comprido
Tudo o que me pedir dou por bem dado.

Trabalhe pois com força no vestido
Cosa, que as mãos não têm impedimento,
E não ande ao marquês sempre cosido.

Igual o seu trabalho ao seu sustento,
Inda que de exercícios tão frequentes
Se gaste da costura o instrumento.

Pois já por lá murmuram seus parentes
Que de ferrugem a agulha está comida,
E de comer, comidos tem os dentes.

1 La Grande Enciclopédia Portuguesa e Brasileira explique: « em linguagem de sapataria medida correspondente a 2/3 de um centímetro ».

Mas isto é tarde, a história é mui comprida,
E deste meu trabalho a recompensa
Será culpar-me a Musa de atrevido.

Quando Ambrósio Isidoro dê licença
Então com o meu furor mais sossegado
Eu o definirei em pé quebrado.



Ao Anão e ao Coxo.

Para falar com um coxo,
Para escrever a um anão,
Não quero metro senão
Pé quebrado.

Este o mais proporcionado,
Inda que é verso o mais frouxo
Porque pertence por coxo
A João.

E como na medição
Tem tantas sílabas menos,
Busca no rol dos pequenos
A Valério.

Execute o ministério
Da Musa o justo cuidado,
Pois com Valério tem estado
De semana.

E se este tanto se irmana
Com aquela alma de gato,
Que às vezes no mesmo prato
Comem juntos.

Vão aqui também conjuntos,
E pois assim me é preciso,
Vem tu primeiro a juizo
Meu João Lopes.

Espera, Coxo, não topes
No Valério que está aí,
Não o vias junto a ti
Estar de pé.

Porém do caso não é
 Se estava a pé ou deitado,
 Que eu sempre no mesmo estado
 O conheço.

E que sirva de tropeço
 Não é muito, porque estamos
 Em mundo onde tropeçamos
 Uns nos outros.

Porém estes, ou essoutros,
 Justo será que tropecem,
 Porque nos pés não conhecem
 Embaraço.

Porém tu, gentil madraço,
 Tu, coxo por profissão,
 Tu que pões as mãos no chão
 Tantas vezes.

Tu, a quem dos doze meses
 Só pertence Fevereiro,
 Porque não é mês inteiro,
 Como os mais.

A atenções especiais
 Teu defeito corresponde,
 Já que não sabes aonde
 Pões os pés.

E que no Paço te vês
 Sem que um passo dê direito;
 É venturoso defeito
 Esse teu.

Porém está tu certo que eu,
 Se o furor se me não perde,
 Farei com que em ramo verde
 Pé não ponhas¹.

1 Le dictionnaire explique ainsi l'expression « não deixar pôr pé em ramo verde » :
 « impor autoridade, não consentir exagero ».

Mas vai-te, que me envergonhas
 Por ver que és um coxo, e que
 Nunca possas tomar pé¹
 No que digo.

Vem tu cá meu grande amigo,
 Meu capitão afamado,
 Bem que te traga arrastado
 A desgraça.

O ponto é que a gente faça
 Vulto lá na sua terra,
 Que logo a sorte os desterra
 Para longe.

Queres tu ir para monge,
 De um retiro dos Menores,
 Bem que os Mínimos melhores
 Te seriam.

Santo logo te veriam
 Nas palavras, nos acenos,
 Porque o Céu é dos pequenos,
 Disse Cristo.

Tu já vais cuidando nisso,
 Porque com humildes modos,
 Andas pelos pés de todos
 Abraçado.

Mas adeus, que o pé quebrado
 Deita a perder o furor,
 Adeus, Coxo enredador,
 Adeus Caeté desterrado.



1 L'expression « tomar pé » signifie : se mettre au courant d'un sujet quelconque.

Enigma do Coxo.

Dizem que com pé igual
Todo o vivente caminha
Para a morte, última linha
Deste círculo vital;
Mas toda a regra geral
Padece alguma excepção,
E desta proposição
A verdade que sobeja
Algumas vezes manqueja,
Sabem em quem? No João.



Outro enigma do mesmo.

Consulto a todo o sisudo,
Ao filósofo, ao poeta,
Enfim a todo o que afecta
Que tem queda para tudo,
Se com todo o seu estudo
Achou já um animal
Que de uma queda fatal
Em que uma perna quebrou,
Inteiramente sarou,
E até agora anda mal.



Lá torno, meu capitão,
 Queira Deus que desta vez
 Dê a vossa pequenez
 Inteira definição:
 Em décimas é razão,
 Que o furor restrinja e coarcta¹,
 Vejam os peritos na arte
 Que com o assunto me irmano,
 Porque vós do corpo humano
 Sois também décima parte.

Busquei empregos iguais
 Ao pouco que sei dizer,
 Pois quanto menos disser
 Tanto vos defino mais;
 Não perdeis, antes lucrais
 Hoje algum indivisível,
 Porque como do visível
 Sois o mais pequeno objecto,
 Direi mais do que prometo,
 Que menos era impossível.

Sois capitão, e alentado
 Me parece que sereis,
 Porque a todos pareceis
 Um pedaço de soldado;
 Pouco estais acrescentado,
 Quando deveis subir,
 Pois não podem arguir
 Nem os vossos inimigos
 Que dos maiores perigos
 Sejais capaz de fugir.

1 Le verbe « coarctar » est synonyme de « restringir ».

Não queirais, pois, militar,
 Servi de outra sorte o Rei,
 Mas por mínimo não sei
 Se baixa podereis dar;
 Depois podeis aclarar
 A praça, mudando a cor,
 Mas, meu amigo, o melhor
 É dar a tudo de mão,
 Pois nunca de capitão
 Vos vereis sargento-mor.

Mas toda a culpa tem sido
 Do vosso natural pejo,
 Porque vós, conforme eu vejo,
 Sempre fostes encolhido:
 Muito vos têm atendido
 Em fazer-vos capitão,
 Porque como de vós ao chão
 Vai tão pequena medida,
 Bem podíeis toda a vida
 Servir de mero pião.

Valha-me Deus, e que larga
 Que tendes essa cabeça,
 Dizei-me antes que me esqueça
 Podeis com toda essa carga?
 Ao pescoço não lhe amarga
 Ter sempre de Atlante o ofício?
 Se não deixa esse exercício
 Temo que o peso o desseque,
 Porque é mui pequeno espeque
 Para tão grande edifício.

Quando noto um tal feitio
 Sempre na ideia concebo
 Que sobre o Lagar do Sebo
 Vejo a Praça do Rossio;
 Achou-se com desfastio
 A natureza, no instante
 Que vos formou, e, galante,
 Quis divertir a fadiga,
 Pondo a um corpo de formiga
 A cabeça de um gigante.

Quis que o mundo em vós conheça
— Como sempre admirei eu —
No corpo meio pigmeu
Três geriões¹ na cabeça;
Mas adeus, que estou de pressa;
Tudo o mais que dizer temos
Noutro dia o lograremos
A horas mais competentes;
Adeus, só ceitil das gentes,
Pela manhã nos veremos.



1 Le monstre mythologique Géryon, contre lequel Hercule lutta, avait déjà trois têtes !

Ao Ill^{mo} Senhor Conde de Vilar Maior,
o Senhor Manuel Teles da Silva.¹

Conde excelso, em cujas veias
Palpita o sangue valente
Do antiquíssimo ascendente,
Júlio Ascânio, Sílvio Eneias²;
Enquanto as altas ameias,
Que a fatal ruína apoia,
De Sinon³ contra a tramóia
Vivem no estrago felizes,
E na cidade de Ulisses⁴
Esqueceis perdas de Tróia;

Ouvi o confuso emprego
Da minha Musa indiscreta⁵,
Que eu, como sou mau poeta,
Também nos versos sou grego;
O assunto a que me entrego
Pede toda a seriedade,
Porém a falar a verdade
O meu furor, como é brando,
Corrompe-se em lhe faltando
O sal da jocosidade.

-
- 1 Ce sixième comte de Vilar Maior (1727-1789) fut capitaine de la Garde Royale et appartenait à la *Real Academia de História*.
 - 2 Après s'être enfui de Troie, en compagnie de son père et de son fils Ascagne, Enée parvint dans le Latium et eut avec Lavinia un fils appelé Silvius qui est donc le demi-frère d'Ascagne, appelé Julius chez les Latins. Brito confère donc au comte, pour plaisanter, des ascendants aussi illustres que le fondateur de Rome et Vénus, qui était la mère d'Ascagne. (Cf. Pierre Grimal, *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*, Paris, P.U.F., 1968).
 - 3 Sinon est l'espion que les Grecs avaient laissé dans Troie et qui devait les avertir du moment où les Troyens feraient entrer le cheval de bois (tramoia), et qui était aussi chargé de faire sortir les soldats qui se trouvaient à l'intérieur.
 - 4 Une étymologie fantaisiste attribuée à Ulysse, après la guerre de Troie précisément, la fondation de Lisbonne, appelée Ulisseia par les poètes. Comme Ulysse fut le premier à sortir du cheval de bois, on constate que le siège de cette ville est au centre des allusions de Brito qui réconcilie ainsi les anciens ennemis.
 - 5 Le qualificatif est ici employé au sens classique de : sans discernement, sans esprit.

Com que, senhor, como digo,
 Viver nesta terra é morte;
 Grande função há na Corte;
 Tomara eu lá dar comigo,
 Mas não, que corre perigo
 Quem a touros se não poupa;
 Guardarei a minha roupa
 Porque é melhor eleição
 Comer de porco um rojão¹
 Ou de vinagre uma choupa².

Inda assim eu sempre hei-de ir,
 Mas que três dias não coma,
 Mas que por leis de Mafoma
 Me escochine³ o Grão Vizir;
 Inda que meu pai aí vir
 C'um chicote me desanque;
 Haverá quem nos desbanque⁴,
 Eu debaixo a glosar motes
 E vós pelos camarotes
 A vir touros de palanque⁵.

Mas cá fico como um vil,
 Porque minha Musa é tal
 Que para a função real
 Não tenho nem um ceitel,
 Como cerveja em barril,
 Como em casca caracol,

Como à linha preso o anzol,
 Como roupa no baúl,
 Fico ao norte⁶ contra o sul
 Porque me faz mal o sol.

-
- 1 Jeu de mots à partir du double sens de *rojão* : viande de porc hachée menue et lance de bois terminée par un dard en fer et qui servait à donner la mort au taureau (voir Zé Jaleco : *Vocabulário taurino*, Lisboa, of. Da Ilustração portuguesa, 1915).
 - 2 La *choupa* désigne le fer qui termine la lance et est ici pris par métonymie, pour la lance elle-même. Allusion au soldat qui offrit du vinaigre au Christ en croix.
 - 3 *Escochinar* est un provincialisme du Minho, patrie de l'auteur, qui signifie : tuer le cochon.
 - 4 *Desbançar* est ici pris au sens figuré de : expulser.
 - 5 Le *palanque* est la tribune officielle ; Brito joue sur le double sens de *palanque* dans l'expression *estar de palanque* : ne courir aucun danger.
 - 6 C'est-à-dire qu'il préfère rester dans son Minho natal.

Mas basta de tanto "al"
 Tanto "ol" e tanto "il",
 Senhor, sois tão gentil
 Que não tendes outro igual.
 Haverá em Portugal
 Outro Castelo Melhor¹,
 Em Castela um Mirafior²,
 Um quinto Carlos em Flandres³,
 Mas sendo estes todos grandes,
 Sempre é o Vilar Maior.



-
- 1 Allusion au vainqueur des batailles de Montes Claros et de Ameixal, décédé en 1721. Cet « autre » Castelo Melhor, contemporain de Brito, est le petit fils du précédent.
 - 2 Pour les besoins de la rime, le poète a transformé le marquis de Miraflores en Mirafior.
 - 3 Charles-Quint, avant d'être roi d'Espagne, fut gouverneur des Flandres.

Coxo indigno, impertinente,
Entremetido, guloso,
Mais que um gato ambicioso,
Mais sagaz que uma serpente,
Caranguejo feito gente,
Aranha vestida de homem,
Alfaiate lobisomem,
Trinchante mor das galinhas,
Mestre-sala das cozinhas,
Donde és também gentilhomem.

Dize-me, Coxo, os porquês
Dessa teima com que ousas
Negar a pé junto as cousas,
Não juntando nunca os pés;
Mas tu capaz não te vês
De satisfazer perguntas,
Que em ti as razões consumptas
Te fazem tão incapaz
Que os pés não somente, mas
Cousa com cousa não juntas.

Mas é grande habilidade
Essa a que o teu génio aspira,
Ser coxo, e sempre a mentira
Ir pôr em pés de verdade,
Se o capricho te persuade,
Mentirás Verão e Inverno;
Teimoso és tão sempiterno
Que contra a verdade nua
Só para que valha a tua,
Meterás um pé no inferno.

Mas deixando toda a graça,
 Olha agora para mim,
 Tu, Coxo, nasceste assim,
 Ou foi alguma desgraça?
 O que na verdade passa
 Me dize com singeleza,
 Porém natural empresa
 Creio que o defeito é,
 Que em ti bem sabe o por que
 Claudica a natureza.

Tu não sabes a que alude
 Tudo aquilo que se disse
 Nas observações do eclipse?
 Pois é sobre a longitude;
 Mas eu farei que se mude
 A calculação mais franca,
 Se a ti, que és um pau de tranca,
 Mestre-sala te faziam,
 Os matemáticos viam
 Em Lisboa Salamanca.

Mas tu, por não comer quanta
 Sarandagem apeteças,
 Melhor fora que tivesses
 O defeito na garganta,
 E ver o como se espanta
 De o Valério ser anão;
 Magnânimo comilão,
 Fala, responde-me sério,
 Como há-de crescer o Valério
 Se lhe comes a ração.

Quis a Providência dar
 Em ti ao mundo preceitos,
 Mostrando-nos os defeitos
 Que devemos evitar;
 Todos em ti se hão-de achar
 Ou no princípio ou no cabo,
 — Perdoa-me que te gabo —
 Falta-te para ser tudo
 Seres cego, surdo e mudo
 Como já foi o diabo.

Basta que a sátira apuro,
E encorro na nova lei¹,
E eu nunca soube, nem sei
Tirar cartas de seguro;
Eu te prometo, eu te juro
Buscar assunto diverso
Porque é este tão perverso
Que a mesma ideia rejeita
Com quem nunca os endireita
Gastar tantos pés de verso.



1 Une loi réprimant les satires individuelles (*Ley contra a factura ou publicação de sátiras*) fut publiée au début du règne de Joseph I^{er} en 1753.

*Vendo Clóri o rosto seu
No Letes que a retratou,
Como de si se lembrou
De Fábio então se esqueceu.*

(MOTE GLOSADO)

Com pés de líquida prata,
Manso o Lima ao mar corria,
Chega Clóri e na onda fria
Pontual o rio a retrata;
Ela vendo a cópia grata
Que a neve em fogo acendeu,
No objecto se suspendeu;
Cortês, o rio parou
E então mais livre ficou
Vendo Clório o rosto seu.

Ninfa e rio num momento
Fizeram mútuo contrato;
Clóri imprimiu-lhe o retrato,
Deu-lhe o rio o esquecimento;
Ao prístino movimento
O doce Letes voltou,
O esquecimento ficou,
A cópia permaneceu
Em Clóri que se esqueceu
No Letes que a retratou.

Clóri outro tempo jurara
A Fábio eternas finezas;
Mas protestos e firmezas
Lavou na corrente clara;
Viu quanta perfeição rara
Nela o Céu depositou
E depois que se informou
De si mesmo em seu retrato
Tanto se lembrou do ingrato
Como de si se lembrou.

Oh! Terrível simpatia!
Oh! Concórdia sempre dura!
Que há-de andar a formosura
Sempre anexa à tirania!
Clóri em Fábio estremecia,
Ele era o desvelo seu,
Mas tanto que a si se deu
No transunto pouco sábio,
Sendo até então de Fábio,
De Fábio então se esqueceu.



Na Academia dos Insurgentes foi assunto
que fazia a dama mais desejada
se o desdém, se o carinho.

É uma formosa dama
Aquele íman atractivo
Que arrastando o discursivo
O peito mais frio inflama,
Acende amorosa chama
Quando acaricia ou despreza,
Porém se igualmente preza
Seus desdens e seus agrados
Sendo dois os predicados
Qual constitui a beleza?

Dizem que um desdém tirano
É de uma deidade próprio,
E que um afago é impróprio
De um objecto soberano;
Pois se consiste no engano
O lustre da formosura,
Quanto mais esta procura
Regatear um favor
Tanto mais se chega a pôr
Na mais respeitosa altura.

Um afago pode ser
Da melhor beleza esmalte,
Mas quando o desdém lhe falte
Há-de o lindo padecer:
Logo bem posso dizer,
Nesta questão que se apura,
Que a molesta compostura
De uma dama desdenhosa
Deixa vencida e queixosa
De uma carícia a ternura.

É como o raio o amor,
Que tudo o que lhe resiste
Com mais alento insiste
Em prostrá-lo a seu furor,
Adonde encontra o rigor
É que pratica fineza;
Logo na amorosa empresa
É mais útil na beldade
De um desvio a crueldade
Ou de um desdém a fereza.



Assistindo o autor na quinta do senhor Conde de São Lourenço, para onde tinha ido a convalescer do bairro de Santa Justa onde morava: mandando o dito senhor a causa de lhe não ter escrito alguma obra havia dias, de repente lhe mandou a seguinte:

Eu dava exercício à tinta
Com grande facilidade
Entre os muros da cidade;
Não tem sido assim na quinta:
A situação distinta
Faz tarda a Musa, ou ligeira,
Tudo quanto eu dizer queira
Ao sítio onde estou se ajusta;
Lá p — a pá Santa Justa,
Cá r — o ró Laranjeira.



**Ao Ex^{mo} senhor Conde de São Lourenço,
buscando-o o autor depois de convalescido.**

Com susto, conde excelente,
Vos busquei, porque entendia
Que tornava, se vos via,
Outra vez a estar doente;
Via-me convalescente,
Tardo o pé, desfeito o rosto,
E por estar indisposto
Temi que em mim não se achasse
Robustes que suportasse
O peso de tanto gosto.



Ao mesmo Ex^{mo} senhor pedindo-lhe o mandasse buscar.

Senhor conde, paciência,
Muito grande é o seu favor,
Porém igual, ou maior,
É a minha impertinência.
Honrar-me Vossa Excelência
Amanhã com o seu jantar,
Aturar-me a baldejar
Quando em prosa, quando em rima,
Muito é, mas ainda encima
Há-de mandar-me buscar.



Pedro pecou, mas depois.

Glossa

Tu que intentas imitar
Das culpas no cego horror
Pedro enquanto pecador,
Mas não depois de pecar
Vê, que depois sem cessar
Anos quase vinte e dois
Chorou os seus erros, pois
Se as culpas lavou no pranto
Não sigas a Pedro enquanto
Pedro pecou, mas depois.



A Clóri vendo-se n'água e esquecendo-se de Fábio.

Mira Clori su estampa en la ribera
Del Letes que aun el alma le retrata
Porque en espejo de inconstante plata
Su inconstancia y su rostro a un tiempo viera.

A Fabio olvida, solo a si pondera
Y en su angélico vulto se arrebatada,
Que nunca la belleza fuera ingrata
Si tan atenta a su beldad no fuera.

No fue del Letes el cristal undoso
Quien le infundió descuidos en el amante,
Que contra un cielo, un río no es poderoso.

Vio se hermosura en el espejo errante
Y (sic) infiriendo lo ingrato de lo hermoso
Acreditó lo bello en lo inconstante. (sic)



A Clóri mudando-se d'entre a Rua Grande
e a Rua Cega para o Campo do Forno, em Viana.

Mudou-se, mágoa atroz! Dor lamentável!
Para o Campo do Forno a gentileza,
E a rua que era trono a tal grandeza,
Teatro é da tragédia a mais notável.

Mudou-se e na mudança detestável
Do belo acreditou a natureza
Que sempre foi da mais gentil beleza
Natural consequência o ser mudável;

Somente pois o Campo que compêndios
Encerra de prodígios superiores,
De reflexões abunda nos dispêndios.

Pois é no ardente excesso dos fulgores,
Não só Campo do Forno nos incêndios
Mas esfera do sol nos resplandores.



Ao mesmo.

Enquanto esse prodígio da beleza
Nas ruas Grande, e Cega presidia,
A Rua Cega em luzes se acendia,
Lograva a Rua Grande mais grandeza.

Aquela em resplandores sempre acesa,
Desmaio era do sol, pasmo do dia;
Estoutra com soberba maioria
Era das outras ruas a princesa.

Mas hoje é quanto horror lhes notifica
Um sol ausente, uma beleza escassa,
Que a novo céu seus raios comunica;

Pois perdendo em Francisca lustre e graça,
A Rua Grande a mais pequena fica,
A Rua Cega a ser mais cega passa.



Se ouviras, doce bem, neste retiro
Em que a confusa ausência me tem posto,
O estrago com que a força do desgosto
Me abala o peito a cada vão suspiro,

Se viras como vão em largo giro
As lágrimas banhando todo o rosto,
Desmaiado o semblante, e descomposto
Ao triste som das vozes que profiro,

Pode ser — oh delírio da vontade —
Que a própria informação do meu tormento
Te arrebatada a impulsos da piedade;

Mas quem te há-de informar do meu lamento
Se quem me assiste é só tua crueldade
E de mim não se aparta um só momento.



Deixas-me, ingrato bem? Mas eu te juro
Por todo aquele amor que arde em meu peito,
De eternizar nas aras do respeito
Do meu cuidado o rendimento puro.

Seja inconstante o númen, que seguro
Há-de existir o culto mais perfeito
Porque da ingrata causa o grato efeito
Nas durações se estende do futuro.

Empenhe muito embora a desventura
Os bárbaros poderes da fereza
Pois seu excesso meu excesso apura;

Continue o rigor na injusta empresa
Que se ao gosto me rouba uma ventura
É para dar-me um crédito à fineza.



Eu inda estou no meu sistema antigo
De nada me alterar, inda que veja
Que a compaixão me lambe ou morde a inveja,
Que me deixa o parente, a dama, o amigo.

Ou fale, e desatendam quanto digo,
Ou atendido, e venerado seja:
Nada o gosto repugna nem deseja
Porque o mesmo é bonança que o perigo.

Este examina os seios do oceano,
Move aquele do arado o férreo dente,
Vive o outro entre os horrores de Vulcano.

E eu, sem ter o cuidado da mais gente,
Posto à sombra no altar do desengano,
Durmo, descanso e vai-me ricamente.



Quinze vezes a aurora tem rompido
 E acendi outras tantas a candeia
 Depois que preso estou nesta cadeia,
 Sofrendo o que nenhum cá tem sofrido.

Trago de todo o estômago¹ perdido,
 Como frio o jantar, mal quente a ceia;
 E este mísero ornato que me asseia
 De noute é cama, de manhã vestido.

Para o canto da boca arrimo um dedo,
 Ergo os olhos ao tecto, ao chão os mando,
 Sem saber o que faço me arremedo;

Comigo mesmo estou filosofando,
 Nego os mesmos princípios que concedo;
 Vês tu, meu bom Diniz² quão louco ando.



1 Brito emploie à dessein cette forme populaire de *estômago*.

2 Il s'agit de l'écrivain Anónio Diniz da Cruz e Silva, futur auteur du « Goupillon », célèbre poème héroï-comique.

Diniz a minha mágoa tem *rompido*¹
 Em fazer tristes versos à *candeia*;
 Assim divirto o tempo da *cadeia*
 Tão mal passado como bem *sofrido*.

Todo o que gasto em versos é *perdido*
 Porque com eles não se aduba a *ceia*,
 Nem a Musa gentil, que o verso *asseia*,
 Me cose as rotas mangas do *vestido*.

Se tenho fome, roo a unha a um *dedo*,
 Que como em vão buscar a côdea *mando*,
 Aos que vejo comer nunca *arremedo*.

Em jejum sempre estou *filosofando*,
 Os *ergos* da pobreza não *concedo*,
 Mas prova-os a miséria em que *ando*.



1 Le sonnet a été composé avec les mêmes rimes que le précédent.

Isto é verdade, ou sonho? Quem dissera
 Que um homem feito réu com seu prelado¹
 Entre quatro paredes clausurado
 Parte do inverno e toda a primavera,

Tendo oito anos que gastou em mera
 Galantaria e puro desenfado
 Sem jamais os provar, nem ter formado
 Para os actos algum nariz de cera²;

E que tivesse tal felicidade
 Que se formasse e que com lustre imenso
 Saia informado³ da universidade?

Eu confesso, senhor, que estou suspenso:
 Ou isto não é assim, ou se é verdade
 Tudo milagre foi de São Lourenço.



-
- 1 *Prelado* était le titre du Recteur de l'Université.
 - 2 Le « nariz de cera » est un préambule passe-partout préparé à l'avance pour dissimuler l'ignorance.
 - 3 Au sens classique de : *instruído*.

Senhor, isto por cá vai concluído,
Tudo as demandas tem atenuado,
Nem há para comer um só bocado,
Nem com que remendar o meu vestido.

Para de todo me não ver fundido,
Em vão tenho alguns meios procurado,
E até assentar praça de soldado
Me tem passado já pelo sentido.

Se não fora a suavíssima esperança
Que vosso amparo me gerou no peito
A estas horas tinha visto França.

Inda livre não estou deste conceito,
Porque de algum José tenho lembrança,
Fora da pátria mui bem aceito.



Por Monção, por Caminha, por Melgaço,
Por cá, por lá, por uma e outra banda,
Dividido me traz esta demanda
Em que réu e autor a um tempo faço.

Não tenho livre nem aquele espaço
Que se concede ao sono e à vianda
E com o jugo do trabalho me anda
Cheio de mataduras o cachaço.

Aturar escrivães a toda a hora,
Três horas passear na sala fria
Do juiz que na cama se demora,

É má cousa, senhor, porém confia
Quem réu e autor por si se vê agora
Ver-se por vós juiz inda algum dia.



Tão enfadado estou desta terrinha
Tão aflito me tem tanto galego
Que não faço o que a Tróia fez o grego
Porque Nero não sou da pátria minha.

O meu alívio é só a escrivaninha
Quando na pena para os versos pego,
O mais sempre em fatal desassossego
A esta pobre alma se encaminha.

...

...

...

...

mandai-me por dez anos desterrado
e seja o meu degredo para a Corte.



Lembre-me Deus em bem! Ai, que vergonha!
Já agora inda que tarde hei-de dizê-lo,
Parabém seja o próximo capelo
Do senhor D. Francisco de Noronha.

Contra mim mesmo estou uma peçonha,
Eis aqui o que eu devo ao meu desvelo!
Ora Apolo me dê alto modelo
Para que algum versinho lhe componha.

Eu revolvendo os mapas do futuro
Vejo não muito longe um claro auspício
Que o desejo e a razão fazem seguro;

E a toga do Colégio Pontifício
Até na cor aumenta o firme auguro
Que o capelo há-de ser cardinalício.



Tantas elevações, ilustre conde,
Deve ao vosso favor minha humildade
Que nem o imenso espaço da vontade
Ao justo desempenho corresponde.

Anda o desejo procurando aonde
Tenha de agradecido a autoridade,
Mas no horror, que o respeito lhe persuade,
Não de ingrato, de tímido se esconde.

Julgue-se embora o meu silêncio indício
De ingratidão, porque eu neste recato
Sou vicioso, hipócrita do vício;

Na recompensa fora menos grato,
Que aos excessos de tanto benefício
Só pode ser lisonja o ser ingrato.



Senhor conde, presume Vocelência
Por ver que com empenhos o persigo
Que eu não sou deveras seu amigo
Ou que em mim é o afecto dependência?

Pois olhe em Deus e em minha consciência,
Assim as almas sempre andem comigo,
Que lhe quero a morrer, e isto que digo
Lhe há-de mostrar bem claro a experiência.

Poder-lhe eu querer mais era impossível,
Pois nas aras do amor, que em mim é imenso,
Arde minha alma, ofrenda inconsumptível.

E como o ardor da chama é tão intenso,
Sobre as asas do afecto incorruptível
Nas grelhas me hei-de assar de São Lourenço.



Eu, senhor, fiz as minhas conclusões
Na alta postila ¹ do senhor Diniz,
Com ele mesmo o meu bacharel fiz,
Bem ou mal, isso são opiniões.

Vi depois por ali quatro questões,
Quanto pude estudei, não quanto quis,
Chegou-se a formatura, fui feliz,
Formei-me, enfim levei informações.

Chego a Viana, muito parabém,
Tudo em casa alegria, e gosto vai,
Contente o velho, minha mãe também.

Pergunto eu agora, reparai,
De donde é que me veio tanto bem,
De vós que sois o meu segundo pai.



1 Les *postilas* sont les notes prises pendant les cours. Brito, donc, « séchait » les cours.

Eu queria vos dar as boas festas,
Preclárrissimo conde; mas, que importa
Se sempre há-de sair-me a lousa torta
Quando me meto em cousas como estas.

As que eu tenho são tristes, são funestas
E a dá-las boas a razão me exorta,
Mas paciência, quem não tem, não corta
Como diz o Bernardes nas Florestas.

Mas pois pelas não ter, vos não dou quantas
Festas boas vos dera, um meio elejo
Que me lembrou agora inda entre as mantas,

E é desejar-vos quanto em mim não vejo,
Tereis assim venturas tais e tantas
Que a posse ande indistinta do desejo.



Sabe Vossa Excelência, meu senhor,
Que tenho saudades de o ver?
Mas que muito! Pudera não as ter
Sabendo quanto devo ao seu favor.

Seguro-lhe porém que a ser menor
A honra que me faz, no mesmo ser
Meu amor estaria, pois não quer
De vós mais que a vós mesmo o meu amor.

De sorte que o que é dívida hoje em mim
Pudera ser fineza a não me achar
Na obrigação de lhe querer assim.

Deixai-vos, pois, da empresa de me honrar,
Vereis luzir o afecto, mas enfim
Eterna é já a razão de vos amar.



Perdão, conde e senhor: Vossa Excelência
Não me pode negar que é compassivo;
Diminua-se a culpa em ser motivo
De exercitar-se a vossa alta clemência;

Deixai que me castigue a consciência,
Que diante dos olhos me põe vivo
O vosso amor, o meu delito; activo
Remédio de emendar-me a negligência.

Porém se isto não basta, excelso conde,
E de pedir perdão a confiança
Ao crime antecedente corresponde,

Do vosso alto juízo na balança
Vossa grandeza e meus delitos ponde,
Se eles pesarem mais, haja vingança.



Não senhor conde, isto não vai bonito
Ou na bolsa não logro um só quadrante,
E para o que é preciso a cada instante
Me vejo, Deus o sabe, bem aflito.

Das Musas ao geral, de outro delito
Me não acuso mais que de ignorante,
Que por pobre nesta ordem mendicante
Ninguém melhor do que eu observa o rito.

Mas se um viático enfim ninguém duvida
Que pode conceder-se a quem discreto
O não dispende em cousa proibida,

Sirva de memorial este soneto
E um viático assim por toda a vida
Me consegui d'El-Rei por um decreto.



Que confusão maior que a de Babel
Será esta em que estou, conde e senhor?
A mim simples varão tanto louvor,
Isto por quem? Por todo um D. Miguel!

Eu sou mais do que um triste bacharel
Que a uma vara qualquer se vem opor,
Pois quando mereci eu, pecador,
Honras dignas somente de um dossel?

Mas ter mão já dei nela, isto é assim
Como às vezes no jogo de bilhar
Vemos mover os globos de marfim;

Só por primor Miguel sabe jogar;
Eu sou tablilha¹, a bola deu em mim,
Mas o intento convosco vai topar.



1 *Tablilhas* est, à cette époque, un synonyme de *tabelas* qui désignent les bords ou bandes du billard.

Carta que o autor mandou ao Ex^{mo}
conde de São Lourenço com os dois
sonetos seguintes:

Ill^{mo}, Ex^{mo} senhor,

Meu senhor,

Acho-me neste palácio de S. João da Praça,
de donde remeto os sonetos, que Vossa
Exc^a se dignará mandar trasladar e remeter
aos Ex^{mos} objectos deles; também quisera
que o criado me trouxesse notícias de como
Vossa Exc^a tem passado o dia para que se
satisfaça o cuidado de quem é

de Vossa Exc^a

humilíssimo e afectivo servo

José António de Brito

Somente a vós, em puro *sacrifício*
Nas aras da atenção vendo a *obediência*
Vítima que por pobre era *indecência*
Se a fé lhe não tirasse todo o *vício*.

Enquanto me apurar neste *exercício*
– Nobre princípio à ilustre *consequência* –
Não me farei capaz de uma *incoerência*
Que de espírito humilde é certo *indício*.

Digna será do bronze ou do *diamante*
A atenta observação do meu *cuidado*
Quando a servir-vos possa ser *bastante*.

Tanto estou deste emprego *namorado*
Que da minha eleição perpétuo *amante*
Sirvo ao amor e sou vosso *criado*.

Que cuidado, que amor, que *sacrifício*
Render posso a quem nego a *obediência*
Não bastou que eu sofresse uma *indecência*
Que na testa me pôs de Lésbia o *vício*?

Não quis dar-me dos versos o *exercício*
Quem só me fez marrar por *consequência*,
E como eu não sou Jove era *incoerência*
Ser touro e dar de amor qualquer *indício*.

Tive a fronte mais rija que um *diamante*
E dela se passou ao meu *cuidado*,
Não digo igual dureza, mas *bastante*.

Se alguém tornar-me a ver-me *namorado*
Além da injúria de chamar-me *amante*
Repute-me por tolo e mal *criado*.



Mais juízo não tem que uma burra,
 Quem depois que cantastes inda berra,
 Pois vai de mim a vós quanto da terra
 Ao campo luminoso onde aries turra.

Depois que recebi lição e..... surra
 No metro vosso o peito se me..... serra,
 A língua se entorpece, a Musa..... emperra,
 Que mais que à obrigação ao génio..... empurra.

Para deitar também a minha barra
 As unhas roo com manhosa birra;
 Mas tudo quanto intento é uma borra.

Nas paredes da ideia o furor marra,
 Porém como o conceito se lhe mirra
 Faz que tímida a voz no peito..... morra.



Um cão, um boi, um gato, uma burra
 Quando orneia, ou mia, ou urra, ou berra,
 Não mancha o ar, nem tanto ofende a..... terra
 Quando morde, escouceia, arranha eturra.

Como aos ouvidos dissonante surra
 A minha Musa dá no vale, ou serra
 E que enfim burra entoa, cão emperra,
 Gato se assanha, e pé de boi se..... empurra.

Mas vendo quanto avante deita a barra
 Aquele herói de quem da inveja a birra
 Se desvanece totalmente em borra;

Já não arranha, morde, atira ou marra,
 Que a unha, o corno, o dente e o pé se mirra
 Porque burra, cão, boi e gato morra.



Se lhe não querem dar leites de burra
 À Musa que de fraca já não berra,
 Bem podem por instantes dá-la à terra
 Ou metê-la em carneiro que não turra.

Ética a faz morrer aquela surra,
 Que de Vilar Maior levou na serra,
 Já delirante está, já a voz lhe emperra,
 Já para o outro mundo a morte a empurra.

Não me lembra a quem fica a sua barra,
 Sei que deixa a um Bernardo a sua birra
 E o baixão que tocava a um frade borra;

As árias que compôs ficam ao Marra¹,
 E este epitáfio deixa: aqui se mirra
 Quem por Vilar Maior justo é que morra.



1 André Marra était un célèbre violoniste et compositeur napolitain venu à Lisbonne vers 1755-56 selon la *Grande Enciclopédia Portuguesa e Brasileira*.

Albardou São José a pobre burra
 E a Herodes foge, que por ele berra;
 Cuidadoso procura a egípcia terra
 Que de Aarão no bezerro ainda hoje turra.

Fugitivo se parte, e enfim se surra,
 Passando o rio, o campo, o vale, a serra;
 Talvez de fraca a jumentinha emperra,
 E com as mãos para adiante empurra.

Não podia lançar mais longe a barra
 Do rei cruento a venenosa birra,
 Cuja soberba já está feita em borra.

Mas não fuja José, a besta amarra,
 Que quem com ouro e incenso ofertou mirra
 Sabe que um rei e um Deus convêm que morra.



Senhora anos fizestes, eu não tinha
Aberto nesse dia o breviário,
Era o mais fausto em todo o calendário,
Mas a gente também não adivinha.

Hoje com mais vagar lendo a folhinha,
Que de Apolo me trouxe um secretário,
Achei que inda estou dentro do oitavário
E que inda tem lugar a oblação minha.

Entremos pois no ofício competente,
Cante eu hoje o que cantar não pude,
Se tamanho favor se me consente.

A toda a nobre casa o Céu ajude,
E a muitos vinte e seis do mês presente
Chegue Vossa Excelência com saúde.



Do tempo a sempre igual velocidade,
Que uns sobre outros os dias precipita,
Chegou àquele em que nascestes: dita
Que encheu ao reino todo de vaidade.

Foi felice este dia na verdade
E a século melhor nos ressuscita,
Porém ao ser que em vós mais se acredita
É circunstância externa a vossa idade.

Por isso quem somente em vós adora
Uma felicidade permanente
A vossa idade os cálculos ignora.

Não há motivo algum porque se aumente
Particular aplauso a uma aurora
Se é cada dia vosso um novo oriente.



Desse canto a sonora melodia
Tão docemente aviva o sentimento
Que faz vestir a imagem de tormento
Não sei com que aparências de alegria?

Vem tão proporcionada essa harmonia
À paixão natural do pensamento
Que parece que a voz do doce assento
Primeiro se animou na fantasia.

Doce feitiço, prodigioso encanto,
É dessa voz a estranha sutileza;
Não cuidei que tais forças tinha o canto.

Perverteu de tal sorte a natureza
Que inda avivando estímulos de pranto
Fazeis ser agradável a tristeza.



Não, senhor Marialva, eu não concedo
Que uma desproporção extravagante
Na vossa casa esteja; se é bastante
A ser da minha sorte um arremedo;

Em casa onde a grandeza mete medo
Não está bem ninharia semelhante,
Salvo se vos parece que o gigante
Deve conjeturar-se pelo dedo.

Se por isso, ou por feia essa caraça
E por pequena essa incívil figura
Vos puderam cair acaso em graça.

Olhai para esta pobre criatura,
Mais feia encontrareis minha desgraça,
Mais pequena achareis minha ventura.



Marquês invicto, a Musa quis louvar-vos,
Mas era do discurso imensa a empresa
Porque cego nos raios da grandeza
Só vi que era impossível contemplar-vos.

Quis a voz de vós mesmo separar-vos,
Porém não me valeu esta destreza,
Pois qualquer parte vossa tanto pesa
Como vós mesmo, e resolvi deixar-vos.

Examinei cantinho por cantinho
A vossa casa, e em tudo quanto achava
Se fazia o furor como um cominho.

Até que achei por fim quanto buscava:
O capitão de um forro no escaninho
E manilha de paus que a um canto estava.



Anão, grande alvoroço me tem dado
O saber que chegaste à nossa terra
Porque temi que às praias de Inglaterra
O vento sul te houvesse transportado.

Coxo, sejam bem-vindo, bom cuidado
Me deste na jornada à Salvaterra,
Dize, animal, para que foste à ferra
Se já no quarto esquerdo andas marcado?

Não sei, Anão, se de te ver presente
Me maravilha mais, se mais me espanta
De ver, ó Coxo, que estiveste ausente.

Tudo à ideia parece repugnante:
Um argueiro subtil ser permanente,
E uma perna viúva deambulante.



Fere, mata, destroça, e reduzida
A máquina mais forte a cinza, ou nada
Deixe de Aquiles fero a ardente espada
Nunca de alheio impulso rebatida;

Salta, corre, dá quedas sem ferida,
Sem nódoa, sem sinal de trambolhada
Aquele herói de perna desmanchada
Em quem puro desmancho é toda a vida.

Grandes homens a quem publica a fama
Desde o gelado mar, até o mar Roxo
E inda até onde penetrou o Gama.

Mas da sorte aos reveses tudo é frouxo,
Um dos golpes morreu, que o pé lhe inflama,
O outro não morreu, mas ficou coxo.



Sim, Coxo, agora sim, vou-te a pintar,
 Não temas que o remédio está na mão;
 Eu te endireito os pés: porém João,
 Antes de tudo quero ver-te andar.

Adeus! Um pé na terra, outro no ar!
 Eu não posso engolir tanto aleijão;
 Assenta ambos os pés, vê que do chão
 Dista mais que o joelho o calcanhar.

Ah! Coitadinho, tenho de ti dó,
 Não podes mais contigo; bem se vê
 Quanto essa junta empata o jogo ao nó.

Eu assim não te pinto, para quê?
 Fica estátua de ter mó c'um pé só¹,
 Que é vergonha pintar-te o outro pé.



1 « mó » est une forme populaire de « modo ».

Ah, Coxo, e que pesar não me acompanha
De não poder pintar-te como quero,
Passeia para lá porque inda espero
Que dê ao velho assunto ideia estranha.

Ei-lo vai como deixa na campanha
Impresso o meio pé, que homem sincero
C'os trigos dos vilões não quer ser Nero
Porque a metade assim não se acalcanha.

Vira-te para cá, brava figura!
De uma parte corcovas como um velho,
D'outra parte inda tens gentil postura.

Tomara que te visses num espelho;
Ofendeste-lo acaso, ou por loucura
De ti fugir pretende esse joelho?



Coxo, deixa de andar metendo a bulha;
Uma casa tão séria como esta,
Que ao marquês meu senhor é já molesta
Essa continua e petulante grulha.

O estribeiro Valério, a maior tulha
Diz que é pouca a ração de uma tal besta;
Junta o teu fato, e vai passando a festa,
Dar exercício à ferrugenta agulha.

Tu não tens doutro modo o pão ganhado;
Vai viver com teus pais, com teus parentes
E os saloios com quem fostes criado;

Vai fazer carapuças que são quentes
E a fome te porá no antigo estado
As gastas carretilhas desses dentes.



Oh! Tu, nefando azar para um poeta,
Que os pés do verso endireitar procura,
Condicional retrato da ventura,
Que sempre necessita de muleta,

Se neste picadeiro se completa
O gosto d'arte, e o seu primor se apura,
Que vens aqui fazer nessa postura
Com uma perna à brida, outra à gineta.

Meio pé todo um pau ao peito unido
Te forma o passo incerto; e pelo rasto
Podes ser facilmente conhecido.

Parece-me o sapato meio gasto
Um pedaço de couro introduzido
Debaixo de uma porta que anda a rasto.



Toda a noite e manhã tenho passado
A discorrer na perna sem barriga,
E já não acho cousa que lhe diga
Por mais voltas que à ideia tenho dado.

A postura lhe tenho arremedado
Porque o conceito ao objecto não desdiga,
Porém não me é possível que consiga
Dizer conceito além do costumado.

Coxa já tenho a ideia, e tão confusa
Que nem de um triste equívoco se goza,
A caminho não creio que a reduza.

Rende-se a Musa, sim, porém teimosa
Contigo há-de estar sempre sem ser Musa
Que te há-de chamar coxo, até em prosa.



Ó, bem aventurado seja a hora
— Coxo amigo — em que Coxo te chamaste!
Pois só por uma perna que quebraste
Mereces nesta casa estar agora.

Depois que foste coxo, quem ignora
Que muito mais subiste e mais andaste;
Dá-me tu a fortuna que alcançaste,
Que eu cortarei ambas as pernas fora.

Quem pode haver no mundo que inda faça
Queixas da sorte má que tanto o apura,
Ou que de falsos bens se satisfaça?

Tu desenganas toda a criatura
Que o caminho abre às vezes a desgraça
Para guiar ao centro da ventura.



João, que tens? Que é isso? Toda a gente
Te julgava distante dos humanos,
Metido ou lá no Céu, ou nos arcanos
Do triste purgatório em fogo ardente.

Talvez que fosses a lugar diferente,
Porém que dizem estes marafanos?
Que tu por andar mal há muitos anos
É que vieste agora a estar doente.

Se a sua conjectura a isto alude
Tem razão; mas não dizem cousa nova
Que quem não anda bem não tem saúde.

Chama o Estácio e encosta-te à corcova,
Ou procura outro amigo que te ajude,
Que de um lado já pendes para a cova.



Embora, ó Musa, os fios da catana
 Perna alguma não firas, nem magoes
 Contra quem manquejar nunca mais voes,
 Fazendo escárnio da fraqueza humana.

Eu vou-me confessar esta semana,
 Peço-te pois, João, que me perdoes,
 Assim as ladainhas sempre entoes
 Com esse tua voz Guielana¹.

Foste o comer da Musa, e fome eterna
 Tinha de ti, mas justo é que te deixe
 Em tempo em que a abstinência só governa.

E mais eu temo que ela se me queixe
 Do que o quarto minguante dessa perna
 Inda está por saber se é carne ou peixe.



1 Ce vocable, à notre connaissance, n'est pas répertorié.

**Carta que o autor escreveu
ao Ex^{mo} conde de São Lourenço, com o soneto seguinte:**

Ill^{mo}, Ex^{mo} Sr. conde: Corre por esta terra a notícia de que o capitão Valério tomou hoje uma vela na capela, e isto entre a grandeza; até agora o julguei por voz vaga porque não havia testemunha de vista, mas agora que mo segura pessoa de igual autoridade ao maravilhoso do sucesso, assentei que inda havia prodígios no mundo e fiz este soneto que, fiado na honra que com a atenção de Vossa Exc^a alcançam os meus versos, ofereço, abraçando a Vossa Exc^a só por aquele lugar até onde podem chegar os braços de Valério. Deus guarde Vossa Excelência muitos anos.

Meu senhor, de Vossa Exc^a humilde servo,
José António de Brito.

O capitão por ver se alguém podia
Distingui-lo entre a gente um tanto, ou quanto
Na candeia pegou, mas errou tanto
Que a luz viu-se, mas ele não se via.

Um macaco merece uma bugia¹,
Mas a todos causou valente espanto
O milagre advertir do Corpo Santo
Em luz que por si mesmo se movia.

Porém neste conceito errou a gente
E mais em contemplar, vendo-lhe a esfera
De que ele se carregou por penitente.

Mas quem maduramente a acção pondera
Diz que por se escapar do Coxo ao dente
Fez algum voto e quis pesar-se a cera.



1 Jeu de mots sur la polysémie de *bugia* : à la fois « guenon » et « bougie ».

A natureza madre universal,
Que com tanto aparato o mundo ornou,
Com mais excesso um dia se aplicou
E deu-lhe uma febrinha catarral.

Bebeu água de ameixas¹, cordial
Que as drogas nas boticas empatou,
Nem cirurgião, nem médico chamou,
Porque com eles sempre se deu mal.

A si mesma da queixa fez juiz,
Tomava um dia chá, outro café,
Os leites rejeitou, banhos não quis;

Para descarregar tomou rapé;
Eis que espirra e lançou pelo nariz
De um mal logrado espirro o meu caeté.

Dominus tecum



1 L'eau de prune est un purgatif selon la *Pharmacopea* de Antonio José de Sousa Pinto, Lisboa, na Impressão Regia, 1805, p. 43.

Entro por esta porta, chego àquela,
 Tomo aqui, corto ali, acolá paro;
 Dou mais dois passos, donde estou reparo
 E já não vejo porta nem janela.

Quero outra vez sair, aqui é ela,
 Dou três voltas em vão, mais cinco em claro,
 Ando, desando, volto, viro e varo,
 E dou-me por caído na esparrela.

Estas voltas — e mais — dou ao juízo,
 Por ver se posso ter algum dinheiro
 Que para tantas cousas me é preciso.

E depois de girar um dia inteiro,
 Entendendo que vou pelo chão liso,
 Esbarro c'os narizes num *sedeiro*¹.



1 Le *sedeiro* est un peigne à carder, mais l'expression *dar com o nariz no sedeiro* signifie : perdre une affaire, échouer lamentablement.

P. — Tu, Brito, vais ao baile? — B. — E tu, Paulino?¹

P. — Eu não sei, indeciso estou por hora.

B. — Pois eu, amigo, certamente fora
Se fosse mais feliz o meu destino.

P. — Coitado de quem sofre o desatino
Que faz do amor a seta voadora.

B. — Que vens a dizer nisso? Vai-te embora;
Eu tributos não pago ao deus menino.

P. — Então, que razão tens, se tens boleto²
Para não ir? — B. — Eu tenho o calção roto
E ando muito ocupado com um soneto.

P. — Dize a razão que tens, anda, maroto.

B. — Homem, a falar sério, eu não me meto
Onde o Salvador ri, chora o Peixoto.



1 Ce Paulino pourrait bien être l'abbé de Jazente, Paulino Cabral de Vasconcelos, poète et ami de Garção, tout comme Brito, et membre de l'Arcádia Lusitana.

2 Le *boleto* est une maladie des articulations des chevaux.

João, tens de queixar-te mil razões
Contra um número grande de malsins
Que dizem que estás coxo de arestins¹
E que foste achacado de espravões.

É mentira; eu sei bem com que ambições
Tua mãe te aleijou lá por seus fins,
Pois que juntasses quis nestes confins
Muita esmola a rezar quatro orações.

Mas queres apostar que antes de um mês,
Sem gatares real nem cirurgião,
Livre daquela manqueira e são te vês;

Tu não pões quase sempre as mãos no chão?
Pois fazes pés das mãos e mãos dos pés
Ficarás aleijado, coxo não.



1 Le cheval qui a une infection du sabot (*arestim*) boîte ; en outre l'éparvin (*espravão*) est une tumeur qui affecte le jarret des équidés.

Adeus, lá vai o Coxo, e que pesares
 Não terá — coitadinha — a tua gente;
 Ei-lo cai: já da sela tem pendente
 Um daqueles perversos calcanhares.

Quem te mandou a ti deitar aos mares;
 Entendes que estarei muito contente
 Vendo assim aos meus olhos de repente
 Voar o meu assunto pelos ares!

Lança-te abaixo, que andas já mui frouxo,
 E temendo na perna novo estrago
 Fazes-te uma vez branco, outra vez roxo;

Cruzar não queiras o ambiente vago,
 Porque se tu subires João Coxo
 Descerás certamente Simão Mago¹.



1 Simon le Mage est ce magicien qui voulut acheter les pouvoirs que le Saint Esprit donnait aux apôtres (d'où le substantif simonie). La légende prétend qu'il mourut en voulant s'élever dans les airs sur un char de feu, mais Arnobe dit qu'il se cassa la jambe (d'où la présente allusion) et que, de honte, il se jeta par la fenêtre (source : Larousse du XIX^e siècle).

SERVICE DES PUBLICATIONS
MISE EN PAGE DES TRAVAUX DE LA RECHERCHE
UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY — MONTPELLIER III

Dépôt légal : 2^e trimestre 2001

Achévé d'imprimer sur les Presses de
l'Université Paul-Valéry MONTPELLIER III